

L'ARCHE *Editeur*

Heinar KIPPHARDT

La Nuit où le chef fut abattu

Traduit par
Michel CADOT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

H E I N A R K I P P H A R D T

L A N U I T O U L E C H E F F U T A B A T T U

(Die Nacht, in der der Chef geschlachtet wurde)



Texte français de Michel Cadot



Tous droits de représentation théâtrale, de radiodiffusion et de télévision réservés.

L' A R C H E
86, rue Bonaparte
Paris 6°

LA NUIT OU LE CHEF FUT ABATTU

Comédie de Heinar Kipphardt
Version définitive 1967
Suhrkamp 1966
Texte français Michel Cadot

Personnages

- Oscar BUCKSCH
- Joi BUCKSCH
- Anita BUCKSCH
- Jonathan
- Samuel
- 1er garde du corps
- 2ème garde du corps
- ~~Inspecteur de gouvernement~~
- Receveur de l'enregistrement

*(Note pour la prononciation :
Bucksch, prononcez Boukch
Joi, prononcez Joï)*

P R O L O G U E
=====

(dit par Jonathan)

Très honoré public, et surtout chers clients,
Nous allons vous montrer ce soir l'inexistant :
L'homme ordinaire, légèrement mis au sel,
La femme ordinaire, en son train-train habituel,
Le couple moyen, tel qu'il pense et tel qu'il rit,
Tout au long d'une nuit de vendredi.

Mais pour saisir comment fonctionne le dedans,
Nous avons mis à nu leur cerveau par moments ;
La glande pinéale, siège des passions,
Nous a surpris par ses petites dimensions.
C'est ^{elle} cependant qui nous aide à décrire
En images de rêve ce qui veut s'accomplir.

Nous voulons vous faire voir agréablement
Combien l'homme est gentil,
Et que ~~l'homme~~ ^{le monde} où vit cet être si charmant
Est aussi très gentil,
Et que l'homme est spécialement gentil au lit.

(Le rideau s'ouvre sur la scène I)

Nous vous prions d'accorder votre attention à Oscar Bucksch, caissier, et à ~~xxxxxxx~~ son épouse Joi Bucksch : tous deux se sentent bien dans leur peau, n'enfreignent pas les lois, et sont aimés des autorités.

S c è n e p r e m i è r e

Une chambre à coucher. Un lit à deux personnes. Le caissier Oscar Bucksch et son épouse Joi Bucksch. La femme dort. Oscar Bucksch étudie un ouvrage assez gros, un indicateur des lignes aériennes, qu'il cherche à apprendre par coeur.

BUCKSCH : Départ 5 h 25, 5 h 25 départ, Lisbonne arrivée 10 h 50, 10 h 50 Lisbonne - Lisbonne (il cherche dans un dictionnaire) Lisbonne, Portugal ; 158 B 3, capitale à l'embouchure du Tage, 900 000 hab., hab.pour habitants, cathédrale XIVème tiret XVIIIème siècle, siège archiépiscopal, palais des Necessidades, palais des Ne-cessi-dades, palais des Necessidades, universités de technologie et autres, noeud de communications, port militaire et commercial. Plan de la ville 157 petit b. Arrivée 10 h 50, départ 5 h 25, arrivée Lisbonne 10 h 50, palais des Necessidades.

(Il est satisfait de sa mémoire et se replonge dans l'indicateur.)

Siège archiépiscopal. ^M Lisbonne départ 11 h 25. 5 h 25, 11 h 25, mnémotechnique : 5 h 25 - poche gauche en haut, 10 h 50 arrivée - droite en haut, départ Lisbonne 11 h 25 - gauche en bas -

(Il touche de la main les poches respectives de son pyjama) arrivée Rio de Janeiro :

(Triomphant) :

encore 5 h 25 - HL - HL

(Il cherche le sens de l'abréviation)

HL, HL, HL, HL pour heure locale, tropique du capricorne,

5 h 25 alors encore une fois gauche en haut, Rio arrivée 5 h 25, départ Rio - 7 h 45 ?

(Indigné)

Deux heures vingt minutes d'arrêt à Rio ? Rio de Janeiro -

(Il pioche dans le dictionnaire)

Brésil, autrefois capitale, 3 millions 3 hab. pour habitants, cathédrale, siège archiépiscopal, "Pain de Sucre" haut d'env. 390 m, université et écoles supérieures, noeud de communications, port commercial et militaire. - Plan de la ville 292 petit a.

(Il ferme les yeux et apprend par coeur, tâtant les poches respectives avec la main)

BUCKSCHX: départ 5 h 25, arrivée 10 h 50, départ 11 h 25, arrivée 5 h 25 HL, départ 7 h 45, "Pain de Sucre" 390 m de haut.
(Il se remet à l'indicateur)

JOI : Oscar ?

BUCKSCH : Noeud de communication. Arrivée Caracas, Venezuela -

JOI : Oscar ? Qu'est-ce que tu fais, Oscar ?

BUCKSCH : 15 h 30, encore HL - Caracas -

(Il attrape le dictionnaire. Sa femme se dresse, le visage enduit d'une pâte blanche pour s'embellir le teint, les cheveux cachés sous un turban)

JOI : Je t'ai demandé ce que tu fais, chéri ?

BUCKSCH : Comme toujours, chérie. J'étudie.

(Il feuillette l'indicateur)

JOI : Alors pourquoi me réveilles-tu ? Cela fait des semaines que je ne dors plus.

BUCKSCH : Mais chérie, tu as dormi jusqu'à maintenant, jusqu'à maintenant !

JOI : Ne prends pas ce ton.

BUCKSCH : J'ai dit gentiment : "mais chérie."

JOI : Tu as dit :

(Sur un ton de martyr)

"mais chérie".

BUCKSCH : (sur un ton de martyr) Mais chérie !

JOI : Encore ! Je ne peux pas supporter ce ton méprisant.

BUCKSCH : Je ne te méprise pas, j'étudie.

JOI : L'aviation !

BUCKSCH : Les liaisons aériennes internationales. Tu m'as interrompu à Caracas, arrivée 15 h 30.

JOI : A Caracas ou ailleurs, tu ne prends jamais l'avion !

BUCKSCH : Justement. C'est parce que je ne prends pas l'avion que j'étudie l'aviation ! Je me cultive en étudiant l'aviation.

JOI (après une pause)

Tu vis un peu dans la lune, Oscar. Je ne comprends pas pourquoi on a nommé Ciboulot caissier principal, et pas toi. Tu as plus d'ancienneté...

BUCKSCH : Comprendre, comprendre. Il y a bien des choses que je ne comprends pas non plus.

JOI : ~~Il n'a rien fait~~ Ton œuf dur.

BUCKSCH : Je ne veux pas ~~de l'œuf dur~~ d'œuf dur.

JOI : Tu aurais dû exiger d'être reçu personnellement par le directeur. Ou au moins par le chef du personnel.

BUCKSCH : NE recommence pas. Je t'ai expliqué que j'ai rédigé ma demande à ce moment-là ^{selon} ~~dans~~ toutes les formes. En sollicitant un entretien. Dans les délais réglementaires.

JOI : A qui l'as-tu adressée ?

BUCKSCH : A la direction. J'étudie.

JOI : La direction, ce n'est pas le directeur. Si tu ne veux pas te contenter de faire le poireau dans une antichambre.

BUCKSCH : Le chef du personnel m'a ^{lui-même fait savoir} ~~communiqué personnellement~~ que ma demande serait considérée avec bienveillance.

JOI : Et puis ?

BUCKSCH : Quoi, et puis ?

JOI : Et puis c'est Ciboulot qui a eu l'avancement. Il n'a ^{pourtant} ~~jamais~~ ^{pas} ton étoffe. Rien que ^{des} ~~par~~ relations. Parce que le chef du personnel joue du violon avec lui.

BUCKSCH : C'est le chef du service du crédit qui joue du violon.

JOI : Tu vois bien. Pourquoi est-ce que tu n'as pas invité la fille du directeur pour la confirmation d'Anita, s'il n'y a que les relations qui marchent ? Elles sont ^{du} ~~à~~ même âge.

BUCKSCH : Tu vois d'une façon trop superficielle les conventions sociales dans une banque d'Etat, Joi.

(Il continue à étudier l'indicateur.)

JOI : Ça te contrarie, pourtant.

BUCKSCH : Mais non.

JOI : Mais si.

BUCKSCH : Mais non.

JOI : Ça te contrarie qu'on n'ait même pas répondu à ta demande jusqu'à maintenant.

(Geste de dénégation de Bucksch)

... Il y a peut-être quelque chose là-dessous ?

BUCKSCH : Quoi ? Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir contre moi ?

JOI : Tu dis bien toi-même que cette demoiselle Rose de la section du personnel...

BUCKSCH : De la section des dépôts...

JOI : ...ou de la section des dépôts, s'est mise à rire ^{à l'adresse de} ~~avec~~ Ciboulot, quand tu es entré à la cantine.

BUCKSCH : Elle a ri ~~avec le~~ ^{à l'adresse du} chef du personnel qui est dans la salle I.

JOI : Tu vois bien.

BUCKSCH : Elle est comme ça pour tout le monde, avec ses chemisiers transparents et ses fesses de vache marine.

JOI : Je cherche une explication.

BUCKSCH : L'organisation d'une banque d'Etat ne se laisse pas expliquer comme ça. Alors.

JOI : Je te vois tout à fait en caissier principal. Il faut naturellement continuer de réclamer. ~~Quand tu~~ ^{C'est en} réclament,

^{qu'on} finit par obtenir. Quand vas-tu réclamer ?

BUCKSCH : Il faudrait que Ciboulot disparaisse. Caracas, arrivée 15 h 30, Caracas départ...

JOI : Quel âge il a, Ciboulot, mon chéri ?

BUCKSCH : 48 ans.

JOI : Toujours en bonne santé ? Je veux dire...

BUCKSCH : Le teint de sa figure ^{l'air suppose} ~~fait penser à~~ un foie malsain. Caracas, départ...

JOI : Il boit ?

BUCKSCH : A l'occasion.

JOI : Comment, à l'occasion ?

BUCKSCH : Ça veut dire à l'occasion.

JOI : Autrement dit, trop.

BUCKSCH : Absurde, un caissier principal ! Je t'en prie.

(Il se tâte les poches, répétant à la muette les horaires)

JOI : Quel genre d'homme est-ce au juste, ce Ciboulot ?

- BUCKSCH : Un homme grand et fort, qui aime la musique de chambre et les *choux à la crème* . Caracas...
- JOI : Est-ce qu'il ne t'a jamais parlé de sa pression sanguine ?
- BUCKSCH : Je lui en parlerai demain. Ne me dérange pas. Caracas...
(Il se plonge dans ses horaires)
- JOI : Je m'intéresse à ta vie, chéri. Une femme doit s'intéresser à la vie de son mari.
- BUCKSCH : Mais pas au milieu de la nuit. Départ Caracas...
- JOI : Qu'est-ce qu'il y a toujours avec ce Caracas ?
- BUCKSCH (ravi):
As-tu jamais imaginé, profane que tu es, qu'une escale à Caracas ne demande que vingt minutes ? 15 h 30 arrivée, 15 h 50 départ.
- JOI : Formidable.
(rêveuse)
Caracas ! Où est-ce exactement, ce Caracas ?
- BUCKSCH : (consultant son dictionnaire)
Caracas, Venezuela, 290 grand E 2 tiret 3, capitale située dans une vallée longitudinale de la chaîne côtière, 1 million d'habitants.
- JOI : Un million ?
- BUCKSCH : Université, cathédrale, siège archiépiscopal...
- JOI : Non.
- BUCKSCH : Comment non ? C'est ~~à~~ écrit là, siège archiépiscopal. Là.
- JOI : Un siège archiépiscopal, il ne peut y en avoir que dans un pays catholique. Ou dans ce genre-là.
- BUCKSCH : Le Vénézuéla est catholique.
- JOI : Bah !
- BUCKSCH : Du moment qu'il y a un siège archiépiscopal, le Vénézuéla est catholique.
- JOI : Je ne vois pas le Vénézuéla catholique.
- BUCKSCH : Ils sont catholiques ! Tiens : 90 % de la population catholique, noeud de communications, port militaire et commercial La Guaira...
(Joi rit comme une cloche au timbre clair)
Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?
- JOI : C'est le nom qui est si drôle. La Guaira.
(Nouvel éclat de rire)

7

JOI : La Guaira !
(Elle rit)

BUCKSCH : Qu'est-ce qu'il y a de si drôle à La Guaira ?

JOI : Je trouve La Guaira fantastiquement drôle !

BUCKSCH : Pas moi. C'est plutôt Caracas que ~~je~~ trouverais drôle.
Ou noeud de communications.

JOI : Parce que tu n'as aucun sens de l'humour, chéri. De l'humour, tu en as à peu près comme une pierre tombale, c'est ça ton humour, chéri. Avec ta ribambelle de chiffres. Tu es délicieusement privé d'humour.
(Bucksch se remet à étudier ses horaires et marmonne des chiffres tout seul. Il n'a pas jeté un regard sur sa femme pendant toute la conversation.)

JOI : (après une pause)
Noeud de communications - noeud de communications - qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ?

BUCKSCH : Je ne trouve rien de drôle à noeud de communications.
(Murmurant)
La Havane arrivée 17 h 10, La Havane départ 17 h 40...

JOI : Tu viens de dire que tu trouvais noeud de communications drôle.

BUCKSCH : Plutôt.

JOI : Voilà. Tu trouves noeud de communications plutôt drôle.
Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

BUCKSCH : Je n'ai pas dit que je trouve noeud de communications drôle, j'ai dit que je trouve noeud de communications plutôt drôle. Ou Caracas.

JOI : Nous parlons de noeud de communications. - Qu'est-ce qu'il y a de drôle à Caracas ?

BUCKSCH : Rien du tout. Je ne trouve ni Caracas ni noeud de communications drôles, je les trouve plutôt drôles.

JOI : Plutôt que quoi ?

BUCKSCH : Que La Guaira, port militaire et commercial, arrivée 15 h 30, départ 15 h 50.
(Joi au nom de La Guaira se remet à rire comme une cloche au timbre clair, et répète le nom en pleurant de rire.)

JOI : La Guai-ra, La Guai-ra...

BUCKSCH : (pousse de côté pour la première fois ses documents et se tourne vers sa femme)
Je dois te ~~xxxx~~ faire observer que je travaille. J'étu-

die. Je n'arriverai jamais à dominer convenablement les lignes d'Amérique centrale si tu me déranges sans arrêt. A quoi ressembles-tu ?

JOI : Que veux-tu dire ?

BUCKSCH : Qu'est-ce que tu t'es ^{encore} barbouillé sur la figure ?

JOI : Je ne me suis rien barbouillé. Je suis une cure de régénération placentaire de la peau. Je tonifie la respiration de la peau en lui apportant les substances naturelles élémentaires qui sont contenues dans le placenta, comme on le sait, et dont la peau adulte est depuis longtemps privée. Ce que tu vois sur mon visage est un masque hormono-placentaire, composé uniquement de produits actifs naturels, que j'ai préparés moi-même.
(Elle se recouche d'un air offensé.)

BUCKSCH : (revenant aux horaires)
Bon. Caracas arrivée 15 h 30, oeil gauche
(pour des raisons mnémotechniques il se ferme l'oeil gauche de la main)
Caracas départ 15 h 50, oeil droit
(il ferme l'oeil droit)
La Havane arrivée 17 h 10
(il se tire l'oreille gauche)
La Havane départ 17 h 40
(il se tire l'oreille droite)
Bon. La Havane...
(il consulte le dictionnaire)

JOI : C'est tout ce que tu as à dire : bon ?

BUCKSCH : A quel sujet, chéri ?

JOI : Tu exiges que je m'intéresse sans arrêt à ton aviation, mais les ^{mais} problèmes ~~variés~~ ^{authentiques} de ma peau, tu t'en moques comme de ta première chemise.

BUCKSCH : Je n'exige pas que tu t'intéresses, chérie... La Havane...

JOI : Mais tu y comptes.

BUCKSCH : Pas du tout.

JOI : Si. Tu comptes que je te pose des questions sur cette Havane, ce siège archiépiscopal et noeud de communications cubain. C'est là-dessus que tu comptes.

BUCKSCH : Je n'y compte pas.

JOI : Si.

BUCKSCH : Non.

JOI : Intérieurement tu me feras des reproches si je ne t'interroge pas maintenant sur cette Havane.

BUCKSCH : La Havane, bien que catholique, n'a pas de siège archi-épiscopal.

JOI : Tu vois bien. Tu as besoin de cette participation, alors moi, j'ai besoin de la tienne. Mais les ~~questions~~ ^{problèmes} de la respiration cutanée, tu t'en soucies comme d'une guigne.

BUCKSOBI : Pas du tout.

JOI : Mais ce n'est pas une participation intime, joyeuse, ^{issue} ~~venant~~ du coeur.

BUCKSCH : Si. Cela me fait réellement plaisir.

JOI : Quoi ?

BUCKSCH : La peau. Je trouve magnifique que tu prépares tout cela toi-même.

JOI : Mais tu ne veux pas réellement savoir pourquoi ^{j'aurais} ~~je me suis~~ ~~décidée pour~~ tels produits et pas tel autre. Tu ne t'intéresses pas à la chose elle-même.

BUCKSCH : J'aimerais bien savoir.

JOI : Pour de bon ?

BUCKSCH : Vraiment. L'aspect technique et le plaisir.
(Il s'enfonce avec résignation dans les coussins, sans abandonner complètement ses horaires.)

JOI : Le point de départ, c'est que la peau est un véritable organe respiratoire, qui trouve son expression la plus poétique dans la peau du nourrisson, sa fraîcheur si saine, rosée, parfumée. Te rappelles-tu le petit derrière tout doré de notre bébé, si petit, comme il sentait bon, te rappelles-tu ?

BUCKSCH : (réprime un bâillement)
Oui. Maintenant il est tout gercé.

JOI : Et je te le demande, qu'est-ce qui produit la délicate respiration de la peau parfumée du nourrisson ? Oscar ?

BUCKSCH : Le placenta.

JOI : Le placenta, en latin gâteau, galette, et le lait de femme. Voilà donc les substances qui m'ont servi de base.

Caractéristique de notre espèce. Est-ce que tu m'écoutes ?

BUCKSCH : Mais bien sûr, chérie, c'est intéressant.

JOI : Comme je ne pouvais pas utiliser pour des raisons esthétiques le placenta humain, j'ai recouru au placenta frais, riche ~~de vitamines~~ ^{en principes actifs}, d'un kangourou. Oscar ?

BUCKSCH : Qu'est-ce que cela a coûté ?

JOI : Devine un peu, Oscar. Tu ne pourras pas deviner. 3 marks 50 pour une pareille aubaine ! Cela pesait 2 kilos 50 grammes. Coupé en petits morceaux, je l'ai fait passer au moulin à viande, filtré ~~par~~ ^{sur} un morceau de batiste ; pendant ce temps-là j'ai mis à petit feu le lait de femme, sans jamais laisser bouillir, à cause des substances fragiles qu'il contient, acidulé au jus de citron, enrichi de ~~lecithine~~ ^{lécithine} et de chlorophylle ; j'ai écumé, afin ~~de~~ ^{d'éliminer} le surplus hormonal... Oscar !

BUCKSCH : C'est toute une science, je trouve. C'est très intéressant. Je conclus de l'étude des trajets d'Amérique centrale, qu'il ne faut pas passer par La Havane mais par Mexico-City : c'est plus court et plus sûr, en outre Mexico-City offre une cathédrale baroque, un siège archiépiscopal et une industrie diversifiée. Arrivée Mexico-City 18 h 15, départ 18 h 45.
(Il se tire d'abord l'oreille gauche, puis la droite.)

JOI : C'est une décision très heureuse, Oscar. Ce que je trouve si heureux pour ma part, sans jamais m'en lasser, c'est, malgré les petits tiraillements, cette communauté qui nous unit, qui fait que je peux participer à ton aviation avec tous ces pays étrangers, et toi à ma cure de régénération cutanée, voilà ce que je trouve merveilleux. M'aimes-tu, chéri ? Cette petite fille appelée Joi avec ses yeux de myosotis et ses petites pattes d'oiseau : Oscar, Oscar ?

(Bucksch répond par un profond ronflement en forme de soupir.)

Il dort. Dix heures et demie. Comme un employé. *Une vraie marmotte.* Tu n'as pas mangé ta banane, Oscar ! Ça n'est encore jamais arrivé. Il a toujours mangé sa banane.
(Elle lui en épluche une.)

Oscar ?

BUCKSCH : Palais des Ne-cessi-da-des.

JOI : Palais des Necessidades ? Palais des Necessidades ? Il rêve. Ca n'est encore jamais arrivé. Jamais. Tu n'as pas mangé ta banane. Chéri.

BUCKSCH : Le "Pain de Sucre," environ 390 m.de haut - ô! Joi ...

JOI : O Oscar. Oscar, oh !

(Elle mange la banane pelée avec un visage ~~brillant~~ rayonnant. La lumière sur le lit baisse. Sur des écrans passent des fragments du monde d'opérette de leurs rêves. Palais, palmes, Lido, Cadillacs, couples royaux, et pour finir, gros plan d'un couple d'amoureux de la haute société qui ont les traits de Joi et d'Oscar Bucksch. Oscar Bucksch en manteau de soirée avec écharpe blanche, haut de forme, canne d'argent ; Joi en robe du soir blanche, chapeau à plumes, éventail en plumes d'autruche. Un couple d'opérette se met à chanter le duo suivant dans le grand style d'un final d'opérette.)

D U O

ELLE : La vie est si merveilleuse.

LUI : Dans son genre, si merveilleuse.

ELLE : N'est-elle pas vraiment merveilleuse ?

LUI : Elle est vraiment merveilleuse.

ELLE : Quand on peut vivre à deu-eux

LUI : Un rêve radi-eux.

ELLE : Un rêve radi-eux.

LUI : Quand on peut vivre à deu-eux.

ELLE : La vie est si merveilleuse.

LUI : Dans son genre, si merveilleuse.

ELLE : N'est-elle pas vraiment merveilleuse ?

LUI : Elle est vraiment merveilleuse.

ENSEMBLE : Elle-est-mer-veil-leuse !

(Une fille de revue, presque nue, apporte un calicot au-dessus de la scène avec l'inscription :

1^{er} RÊVE DU CAISSIER OSCAR BUCKSCH,
DÉCRIVANT SA VIE INTÉRIEURE.

S c è n e d e u x i è m e

Le quartier général du chef.
 Un mur doré. Devant, au milieu, un siège directorial d'une dimension anormale. A gauche un harmonium noir, sur lequel le secrétaire Jonathan, très grand, très gros, visage rouge, joue de la musique religieuse. A droite un pupitre noir, sur lequel le secrétaire (Lacrêpe/Samuel) mange : il est très grand, très sec et blême. Ces messieurs sont vêtus de noir. Leurs chapeaux noirs et leurs parapluies sont accrochés à des porte-parapluies disposés à leur droite et à leur gauche respectivement. Vers l'extérieur, plus à droite et plus à gauche, deux téléscrip-teurs. L'ensemble est parfaitement symétrique.
 Après que Jonathan a joué un certain temps et que Samuel a mangé, les téléscrip-teurs à droite et à gauche commencent à cliquer. Les messieurs se précipitent, déchiffrent fébrilement les bandes de papier blanc et les jettent au sol avec mépris.

SAMUEL : Qu'est-ce que vous avez ?

JONATHAN : (déprimé)
 Hold-up à la caisse d'épargne départementale. Quar-tre-vingt mille. Et vous ?

SAMUEL : Idem. Une filiale de banlieue. Trente. Minable.

JONATHAN : Pas de nouvelles de notre action à la Banque d'Etat.

SAMUEL : Aucune.

JONATHAN : Je me vois sur la chaise électrique.
 (Il joue du Bach.)

SAMUEL : Je me vois collé au mur, par lui, le chef.
 (Il mange des crêpes.)
 Ce serait justice.
 (Il mange)

Je n'aurais jamais dû m'arranger de votre plan d'or-ganisation. Jamais. J'avais des soupçons.
 (Il mange)
 Toujours du Bach, Jonathan ? En qualité d'ex-caissier principal ?

JONATHAN : Oui.

SAMUEL : Jamais de Händel, par exemple ?

JONATHAN : C'est Bach ou le silence.
 (Il referme le dessus de l'harmonium et regarde dans le vide.)

SAMUEL : Ce n'est pas que je ne trouve pas Bach très beau, Nat, mais je trouve aussi Händel très beau, ou Ros-sini, mettons, je le trouve particulièrement beau. Plus approprié.

- (Il mange)
 J'étais partisan des uniformes de la police, si vous vous souvenez. Y compris à l'heure de midi.
 (Il mange)
- JONATHAN : Des crêpes. Comment, Sam, un homme d'affaires sérieux peut-il manger des crêpes ? Un ancien directeur de la section du personnel.
- SAMUEL : C'est à cause de la forme, non du contenu, mais de la forme parfaite. - Je me vois collé à ce mur.
- JONATHAN : Est-ce que ça ne pourrait pas au moins être des *choux à la crème* ? Je pourrais comprendre des *choux à la crème*, comme nous en mangions à la banque.
 (Il ouvre le dessus de l'harmonium et joue du Bach.)
- SAMUEL : Des crêpes ou rien du tout.
 (Il enferme les crêpes dans son pupitre et regarde dans le vide. Les téléscripteurs recommencent à cliqueter, les messieurs se précipitent, et cette fois encore déçus, jettent à terre les bandes de papier.)
- JONATHAN : Une caisse de crédit agricole. La troisième. Rien sur la banque d'Etat. Et vous ?
- SAMUEL : Idem. Rien du tout. Je vois ma cervelle étalée sur sur ce mur doré.
 (Un nègre en smoking blanc arrive en tournant comme une toupie et déroule un tapis rouge de cérémonie depuis l'entrée jusqu'au trône.)
 Ça y est. C'est le chef.
 (Les secrétaires courent aux porte-parapluies, prennent chapeaux et parapluies et se placent à droite et à gauche du trône. Le nègre dispose un marche-pied blanc devant le trône. Sonnerie de trompettes. Oscar Bucksch, en jaquette, avec tous les attributs de l'homme d'affaires prospère, entre négligemment, monte jusqu'au trône et s'assoit sans dignité. Deux gardes du corps, grands gaillards aux visages et mains rouges de bouchers, mitrailleurs sous les imperméables, prennent position à droite et à gauche derrière le trône. Avant que Bucksch ne s'adresse aux secrétaires d'une voix bienveillante de chef, il jouit un moment du silence respectueux. Les secrétaires évitent son regard.)
- BUCKSCH : Eh bien, nous allons entendre le rapport de nos dévoués secrétaires concernant cette action ~~au succès garanti~~ sur la Banque d'Etat, *dont le succès était garanti.*
 (Il allume un cigare.)

Comme le plan d'organisation a été conçu par notre sage Jonathan, amateur de Bach et de ~~escalopes viennoises~~ ^{choux à la crème}, c'est lui que j'aimerais entendre en premier. Où en sommes-nous, cher Jonathan ?

JONATHAN : Très brillant. Dans le secteur sud, chef, celui qui relève de moi, nous avons à l'heure actuelle encaissé en capitaux provenant de huit caisses d'épargne départementales, ~~de~~ trois caisses de crédit agricole et ~~d'~~ un transport d'espèces, la somme globale de 1 million, 4, qui après déduction des frais de police...

BUCKSCH : Nous voulions être informés sur la Banque d'Etat, cher Nat, et non sur des broutilles ~~de province~~ ^{provinciales}. Nous préférons donc entendre notre infatigable Samuel, qui est responsable de l'exécution.

(Samuel se tait)
J'écoute, Sam.
(Samuel se tait)
Regardez-moi, Sam.

SAMUEL : (qui regarde à terre)
Je ne peux pas, chef.

1er GARDE DU CORPS : Le chef est votre ami, monsieur Samuel, votre père et votre ami.

2ème GARDE DU CORPS : C'est juste. Il vous aime. Il est votre bienfaiteur.

BUCKSCH : Alors, mon cher Sam ?

SAMUEL : (très vite) En ce qui concerne le secteur nord, chef, le mien, la situation est, disons, magnifique, ce qui me permet de déclarer...

BUCKSCH : La Banque d'Etat, Sam.

SAMUEL : La Banque d'Etat, eh bien, chef, je ne comprends pas, les meilleurs éléments, l'outillage le plus moderne, si bien que pour l'exécution - le plan de Nat, disons que je ne le trouvais pas fameux - j'attends incessamment...
(Geste vers le téléscripateur)
je ne comprends pas, chef...

BUCKSCH : Quoi ?

SAMUEL : Aucune information, je ne comprends pas.

JONATHAN : Nous ne comprenons ni l'un ni l'autre.

BUCKSCH : Si vous ne comprenez pas votre métier, laissez-le à d'au-

tres et placez-vous le long de ce mur. S'il vous plaît.
(Les gardes du corps lui tendent une mitrailleterie et conduisent les secrétaires vers le mur.)

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ ^{Tout est bien} comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux ~~être~~ ^{même} utile ?

BUCKSCH : Mettez vos chapeaux. Seul le succès permet de vivre.
(Pause. Puis Samuel arrache son chapeau et le jette à terre.)

SAMUEL : Non ! Vous êtes arrivé dix minutes trop tôt ! Je demande qu'on attende ces dix minutes !

BUCKSCH : Vous me décevez, Sam. Vous manquez de confiance envers votre chef. Trop tôt, ce n'est pas trop tard.
(Un garde du corps ramasse le chapeau et le remet sur la tête de Samuel. L'autre le tourne.)

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ ^{Tout est bien} comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux ~~être~~ ^{me rendre} utile ?

BUCKSCH : Quel est votre dernier mot, Nat ?

JONATHAN : Vive le chef !

BUCKSCH : Et vous, Sam ?

SAMUEL : Vive le chef !
(Bucksch abat les deux secrétaires. Après une pause les téléscrip-teurs commencent à cliqueter et crachent du papier. Samuel et Jonathan sautent sur leurs pieds, arrachent leurs chapeaux et courent aux téléscrip-teurs)

SAMUEL : La Banque d'Etat, chef ! Comme je l'espérais !

JONATHAN : Une tonne et demie en devises...

SAMUEL : Sept tonnes de valeurs et effets...

JONATHAN : Unique incident : un caissier qui s'est défendu.

BUCKSCH (les yeux dans un abîme)
Un seul. Sur douze caissiers en fonction, un seul. Alors qu'il est du devoir absolu de tout caissier d'actionner le dispositif d'alarme. Un seul sur douze.

JONATHAN : Il a été aussitôt liquidé, chef. Il n'avait pas encore la main sur le bouton, il n'a pas dit ouf. ~~La~~ cervelle sur le comptoir.

BUCKSCH : Comment s'appelait-il ?

JONATHAN : (tire un journal de sa poche)
Oscar Bucksch. 44 ans, père de famille, expert en aviation. Tombé comme caissier avec courage.

- BUCKSCH : Je voudrais en savoir davantage sur cet Oscar Bucksch.
Comment était-il ?
- SAMUEL : (tire aussi un journal de sa poche)
Un grand homme, chef.
- JONATHAN : Et modeste.
- SAMUEL : Ponctuel, consciencieux.
- JONATHAN : Toujours honnête en tout.
- SAMUEL : Une belle âme d'homme, chef. Dépassant tout autour
de lui par ses qualités techniques et humaines.
- JONATHAN : Un homme de devoir et un caractère.
- BUCKSCH: Tout à fait.
Je recommande que les autres caissiers soient exécutés pour non-accomplissement de leur devoir, en particulier le caissier principal Ciboulot.
- JONATHAN : Sera fait, chef. Comment est-il, ce Ciboulot ?
- BUCKSCH: Comme vous, Jonathan.
- JONATHAN : Comment ~~me~~ moi ? Jonathan Ciboulot ?
- VOIX DE JOI : Et puis c'est Ciboulot qui a eu l'avancement. Il n'a
~~jamais~~ ^{pourtant pas} ton étoffe.
- BUCKSCH: Je voudrais que vous mesuriez sa pression sanguine
et que vous l'abattiez personnellement.
- JONATHAN : C'est vu, chef. Avec plaisir.
- BUCKSCH: Comment s'est battu le directeur ?
- JONATHAN : Un homme faible. Il s'est laissé arrêter sans résistance, on lui a mis un ticket d'avion dans la poche.
Pour La Guaira.
(Samuel rit.)
- BUCKSCH : Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?
- SAMUEL: Je trouve La Guaira fantastiquement drôle. La Guaira.
(Il rit.)
- BUCKSCH : Qu'on me l'amène ici tout de suite.
(Deux nègres en smokings blancs apportent une énorme valise. Il en sort le directeur de la Banque d'Etat, habillé comme Bucksch. Le rôle est tenu par l'actrice qui joue Joi.)
- BUCKSCH : Le tribunal ^{procède} ~~passé~~ à l'instruction. Nous prendrons un
procès-verbal.
(La scène se transforme en salle de tribunal. Le siège du directeur et les places des assesseurs,

à sa droite et à sa gauche, occupées par les secrétaires, ~~à l'échelle ou hauteur~~ *des cendres des cendres*.)

- JONATHAN : Votre état-civil, Monsieur...
- DIRECTEUR : Pinks, Joseph, directeur de banque.
- JONATHAN : Age ?
- DIRECTEUR : 50 ans, catholique, marié, 2 enfants, n'adhère à aucun parti politique.
- JONATHAN : Respectez-vous les lois ?
- DIRECTEUR : Mais oui.
- JONATHAN : Aimez-vous votre famille ?
- DIRECTEUR : Beaucoup.
- SAMUEL : Liaisons hors mariage ?
- DIRECTEUR : Rares. Très rares. Jamais.
- SAMUEL : Fréquentez-vous les maisons closes ?
- DIRECTEUR : Non.
- SAMUEL : Tendances homosexuelles ?
- DIRECTEUR : Mais non.
- JONATHAN : Voudriez-vous maintenant nous décrire votre situation de fortune ?
- DIRECTEUR : (à Bucksch) *intolérable*
C'est une question ~~inadmissible~~, qui atteint ma vie privée ! J'élève une protestation !
- BUCKSCH : La protestation est admise et j'invite les assesseurs à veiller à la dignité du tribunal ainsi qu'au secret bancaire. Vous savez devant qui vous comparez, Monsieur Pinks ?
- DIRECTEUR : Devant mon juge, le chef.
(Bucksch revêt la robe rouge et la perruque plâtrée du juge, les assesseurs tirent aussi de leurs pupitres perruques et robes.)
- BUCKSCH : Ce qui nous amène à vous entendre ici, monsieur Pinks, c'est que nous voudrions savoir comment ~~à~~ lors de cette récente attaque d'une audace inouïe contre votre banque, vous vous êtes conduit, quelle attitude vous avez adoptée.
- DIRECTEUR : J'ai fait mon devoir, messieurs les juges.
- BUCKSCH : Pourriez-vous nous décrire un peu cela ? Comment les choses se sont déroulées ?
- DIRECTEUR : Très banal. De mon point de vue. J'étais dans mon bureau

particulier, je parcourais, je crois, les cours du cuivre, j'attendais une visite, un étranger au sujet d'un emprunt d'Etat. On me l'annonce, ^{paraît} ~~entre~~ un monsieur d'un certain âge, légèrement exotique, bonnes manières, bien habillé, petit. Il se présente et me prie d'entrer dans cette valise, après m'avoir ficelé et garrotté, très poliment, plutôt pour la forme, messieurs les juges.

SAMUEL : Le vieux Cliff, chef, la vieille école d'Oxford.

JONATHAN : Nous avons pris ~~pour le~~ ^{comme} plan le modèle des frères Sass, de Copenhague, chef, et nous l'avons mis à l'envers, en plaçant l'attaque aux heures d'ouverture : les clients étaient des gens à nous.

DIRECTEUR : Je ne peux que vous féliciter.

JONATHAN : Le génie est toujours simple.

BUCKSCH : Quand vous avez salué ce monsieur Cliff, étiez-vous à votre bureau ?

DIRECTEUR : Oui. Naturellement je me suis levé. Il me transmet les salutations d'un vieil ami. Nous avons parlé anglais.

BUCKSCH : Lorsque vous avez fini par voir le piège, monsieur Pinks, avez-vous actionné le dispositif d'alarme sur votre bureau ?

DIRECTEUR : Mais non.

BUCKSCH : Pourquoi non ?

DIRECTEUR : Parce qu'au moindre faux mouvement j'étais un homme mort, messieurs les juges.

BUCKSCH : (A Samuel)

~~La question s'adresse aux assesseurs :
Cliff avait-il une arme sur lui ?~~

SAMUEL : Jamais, chef, il connaît le code pénal. Jamais tuer pour voler.

DIRECTEUR : J'étais bien obligé de le croire, messieurs les juges.

BUCKSCH : Serait-il correct de dire, monsieur Pinks, que vous avez ~~placé~~ ^{mis} à cet instant la sécurité de votre vie à celle de votre banque ?

DIRECTEUR : Je crois que vous vous seriez conduit de même, messieurs les juges. Et tout homme raisonnable.

BUCKSCH : (un ton plus haut)
 Mais savez-vous que le caissier Oscar Bucksch, accomplissant fidèlement son devoir, a placé la sécurité de la banque d'Etat au-dessus de sa propre vie, de sorte que son sang a jailli ainsi que sa cervelle jusque sur les coffres, conformément aux instructions : en cas de danger immédiat, le caissier doit actionner avec courage et décision le dispositif d'alarme ?

DIRECTEUR : Il n'aura pas saisi la situation. Le niveau intellectuel d'un caissier est ~~selon toutes les règles~~ ^{en règle générale} assez bas, messieurs les juges. C'est dans la nature des choses.

BUCKSCH : Est-ce que vous connaissiez le caissier Oscar Bucksch ?

DIRECTEUR : Non.
 (Il réfléchit)
 Pas la moindre idée, non.

BUCKSCH : Est-ce que vous connaissez sa demande, que soit prise en considération sa candidature au poste vacant de caissier principal, sur la base de seize ans et demi de service ?

DIRECTEUR : Non plus. Je ne lis pas les demandes des employés. Elles vont à la section du personnel.

BUCKSCH : Et comment expliquez-vous que sa demande n'ait jamais reçu de réponse jusqu'à ce jour, qui est celui de sa mort ?

SAMUEL : Le chef du personnel ne lit pas non plus les demandes.

BUCKSCH : Maintenant qu'il a donné sa vie pour la banque, seul sur douze caissiers, ne trouvez-vous pas regrettable de lui avoir préféré le caissier principal Ciboulot ?

DIRECTEUR : Non. Comme le montre sa conduite, c'était le plus bête.

BUCKSCH : La fidélité à son devoir, c'est de la bêtise ? La vertu, c'est de la bêtise ?

DIRECTEUR : Je n'ai pas dit cela, au contraire. Un employé de son niveau ne peut pas s'en tirer sans fidélité au devoir, pardon, sans vertu. Simplement quod licet bovi dans son cas, non licet Jovi dans le mien. La vertu est quelque chose de relatif. La vertu d'un directeur est

son efficacité. Dans ce hold-up, c'est sa survie.

BUCKSCH : Le tribunal se retire pour délibérer.

(Il se tourne un instant vers les assesseurs, qui font un geste grave d'assentiment, et agite une ~~XXXXXXXX~~ clochette de vache, genre clarine.)

A la lumière de la sagesse qui gouverne notre siècle, le tribunal considère la mort du caissier Oscar Bucksch comme conforme au devoir et aux lois. Il ~~approuve~~ ^{regarde} le comportement de M. Pinks, Joseph, qui a placé sa propre sécurité au-dessus de la sécurité de la banque dont il était responsable, comme avisé et intéressé.

En accord avec messieurs les assesseurs, il acquitte le prévenu et condamne la caisse du tribunal aux dépens.

GARDE DU CORPS : Bravo !

BUCKSCH : Et au nom du peuple...

DIRECTEUR : Je remercie messieurs les juges.

BUCKSCH : Le tribunal se permet cependant, en ce qui concerne les dommages et intérêts, une question supplémentaire : avez-vous subi du fait de cette regrettable agression des pertes financières personnelles ?

DIRECTEUR : Tant que l'agression ne sera pas tirée au clair, malheureusement ma fortune personnelle tout entière, messieurs les juges.

GARDE DU CORPS : Ecoutez, écoutez donc.

BUCKSCH : Je dois donc comprendre que votre fortune personnelle n'était pas non plus solidement assurée.

DIRECTEUR : Qui peut assurer la Banque d'Etat, messieurs les juges ? C'est nous qui réassurons les assurances.

BUCKSCH : Et comme vous n'avez pas empêché l'agression, vous vous trouvez donc personnellement sans ressources ?

DIRECTEUR : Complètement. Pauvre, nu et dépouillé. Je paierai mon prochain bifteck avec ce chapeau.

GARDE DU CORPS : Salaud ! Fauché !

BUCKSCH : (agite à nouveau sa clochette)

A la lumière nouvelle de cette atteinte reconnue aux intérêts ~~personnels~~ ^{de l'individu}, le tribunal révoque l'acquittement et déclare le prévenu coupable.

SAMUEL : D'un crime capital.

JONATHAN : Commis pour des raisons basses.

BUCKSCH : Attendu qu'il s'agit du crime capital de la perte de fortune, le condamne à la peine de mort conformément à la loi : seul le succès permet de vivre.

GARDE DU CORPS : Bravo !

BUCKSCH : Et au nom du peuple. Nous allons montrer au délinquant la machine expiatoire et l'instruire à son sujet.

(La scène se transforme en amphithéâtre de médecine. Des cintres descend doucement une énorme machine d'exécution, semblable à une machine géante à couper les oeufs en rondelles. Bucksch, Jonathan, Samuel et les gardes du corps enfilent des blouses blanches. Jonathan met de grosses lunettes d'écauille et se charge des explications à l'assistance. Le délinquant, les gardes du corps et Samuel entourent la machine et suivent l'exposé avec une attention compétente.)

JONATHAN : L'essence d'une civilisation, messieurs, se révèle à l'observateur sérieux dans son mode d'exécution préféré. Les civilisations fortes développent des méthodes de mise à mort vigoureuses, consubstantielles à leur génie. Les anciens âges ont introduit la croix, le bûcher, la guillotine. Les inventions marquantes de l'esprit humain, de la poudre à canon à l'électricité, ont trouvé leur expression formelle dans de nouveaux styles d'exécution, la balle dans la nuque, la chaise électrique, la chambre à gaz. Bien que nous ne contestions pas à la civilisation contemporaine des succès quantitatifs appréciables dans le domaine de la mise à mort, nous remarquons néanmoins avec inquiétude que ses méthodes deviennent constamment moins artistiques, moins sélectives, plus vulgaires. Là où à l'occasion l'on tue encore individuellement, le sentiment métaphysique moderne ne se sent pas en cause. Nous ressentons la potence, la hache, la balle dans la nuque comme les balbutiements d'âges préhistoriques et la chaise électrique des années vingt prend un air

romantique. - C'est ainsi que s'est manifesté à nos yeux le devoir de mettre au point un appareil qui rende à l'exécution son sens, et qui témoigne à la fois de la purification, de l'expiation, de la pompe et des valeurs essentielles de notre époque, du plus intime de notre civilisation : un système parfait.

(Il désigne la machine, s'incline devant les auditeurs et se dirige vers l'harmonium.)

BUCKSCH : Merci, Jonathan. Je prie le condamné de prendre place.

(Les gardes du corps saisissent le directeur, qui se rebiffe.) *Tout est bien*

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ *Tout est bien* comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Puis-je~~ *Est-ce que je peux* me rendre utile ?

DIRECTEUR : (crie) Non ! Non ! Non !

(On lui fourre un bâillon dans la bouche. Silence.)

BUCKSCH : Je prie le condamné de conserver une attitude digne et convenable. La mort n'est pas une affaire de tous les jours. Enlevez le bâillon et expliquez-lui les détails techniques, Sam.

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ *Tout est bien* comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Puis-je~~ *Est-ce que je peux* me rendre utile ?

(Ils enlèvent le bâillon. Le directeur se précipite pour chercher du secours auprès de Bucksch.)

DIRECTEUR : Oscar ! Oscar !

BUCKSCH : Comme le condamné se montre incapable d'adopter une attitude scientifique objective ~~et prête à la~~ *de* coopération, je demande qu'une personne s'offre à la démonstration expérimentale.

DIRECTEUR : Ce n'était pas de la mauvaise volonté, Oscar... M.le Professeur, c'est le manque d'habitude.

BUCKSCH : En général, la mort est inhabituelle. Où est ~~la per-~~ *le* ~~sujet d'expérimentation~~ ~~soit pour l'expérience~~ ?

(On introduit un homme fluet à lunettes, portant chapeau et manteau, muni d'un porte-documents, un employé ordinaire d'âge moyen.)

L'HOMME : (enlève son chapeau et regarde avec gêne autour de lui) Bonjour, bonjour.

BUCKSCH : C'est très beau de consentir à nous aider, très beau.

Vous voulez servir la science, faites donc.

(Les gardes du corps l'enfourment dans la machine, serviette et chapeau sur le ventre.)

Comment vous appelez-vous ?

L'HOMME : Schultze avec tz, Erwin, receveur de l'enregistrement.

BUCKSCH : Age ? Situation de famille ?

L'HOMME : 49 ans. 8 enfants. Dans tout ce que je fais, permettez-moi de le dire, M.le Professeur, rendement de cent pour cent.

BUCKSCH : En qualité de sujet d'expérimentation, S.E., vous devez à présent penser à la mort. Rien que la mort, de façon intensive. Pensez : vous mourez.

L'HOMME : Oui, M.le Professeur.

BUCKSCH : Tous les détails vous seront communiqués par mon collaborateur. Allons-y, Sam.

(Au directeur)

Si vous voulez vous placer là-bas, cela vous intéresse.

SAMUEL : (Il désigne les particularités avec une baguette)
Nous sommes partis pour la construction de notre machine expiatoire d'un dispositif connu, celui d'un appareil ménager...

BUCKSCH : Appelé machine à couper les oeufs en rondelles.

SAMUEL : Nous en avons placé la partie inférieure sur une base hydropneumatique, qui nous permet grâce à un coussin d'air invisible de faire ~~planer~~^{flotter} le corps humain dans n'importe quelle position à notre gré.

(Il actionne divers leviers. On entend d'agréables bourdonnements suivant une séquence musicale. Le corps de l'homme s'élève.)

L'HOMME : Ah. Aaah !

BUCKSCH : Comment vous sentez-vous ?

L'HOMME : Je me sens très bien, M.le Professeur.

(Samuel actionne un autre levier pour mettre en marche le mécanisme tranchant.)

De mieux en mieux - je ne souhaite rien.

BUCKSCH : A quoi pensez-vous ?

L'HOMME : A rien. Rien du tout. Mais je suis content, M.le Professeur

BUCKSCH : Qui êtes-vous ?

L'HOMME : Toujours Schultze avec tz, receveur de l'enregistrement, mais beaucoup plus petit - beaucoup, beaucoup plus petit - cocorico !

- SAMUEL : Si notre système d'encéphalogramme révèle que le calme in~~terne~~^{terne} et externe du condamné est établi, l'appareil le fait flotter dans la zone neutre. En même temps le mécanisme tranchant s'enclenche automatiquement. Quatre mille fils de platine incandescents fonctionnent d'après le principe du thermocautère, découpent le tissu en tranches sans que le sang apparaisse, en quelques secondes ou posément, suivant le caractère de l'expiation recherché.
- L'HOMME : Petit comme une noisette ah - aah - oh - ooh...
(Samuel actionne un levier, l'homme disparaît dans un éclairage doré.)
- SAMUEL : Au cours du même processus l'appareil est équipé pour réduire en poudre le corps découpé, ou pour l'emballer dans une valise en fibre de type usuel, ce qui ~~rend~~^{permet} possible l'expédition postale. Voilà pour la démonstration.
- BUCKSCH : Merci, Sam. Vous aussi, merci beaucoup. Vous pouvez vous en aller.
(Il remarque que l'homme n'est plus là, et que de la poussière d'or ruisselle du mécanisme tranchant.)
Où est passé l'homme ?
- SAMUEL : Quel homme ?
- BUCKSCH : J'ai dit expressément sujet d'expérimentation. Vous n'écoutez jamais, Sam.
- SAMUEL : Je suis vraiment désolé, chef.
- BUCKSCH : Bon, ça va.
(Au directeur)
Nous espérons que notre démonstration vous a plu.
- DIRECTEUR : Beaucoup.
- BUCKSCH : Et vous croyez que vous êtes à présent parvenu à la dignité nécessaire ?
- DIRECTEUR : Je suis très impressionné. Incontestablement.
- JONATHAN : Dans les cas importants, si je puis me permettre, le langage de la musique nous confère un surcroît de solennité.
- BUCKSCH : Eh bien je vous en prie. Jonathan aussi.

(Jonathan commence à jouer du Bach. Les gardes du corps ^{croisent} enfournent le directeur dans la machine. Ils lui ~~plient~~ les mains, y placent un bouquet de fleurs et lui ~~pou-~~ drent le visage.)

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ ^{Tout est bien} comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux me rendre utile ?

DIRECTEUR : Merci. On est vraiment aux petits soins. Merci. La musique me fait fondre ainsi, surtout l'harmonium.

BUCKSCH : Alors nous allons en terminer. Expiation, marche !
(Il actionne quelques leviers. Le corps du directeur commence à flotter.)
Si vous vouliez nous décrire vos sensations.

DIRECTEUR : Oh oui - ouïoui. Plus de désirs ! Plus de pesanteur !
Le bleu azuré du ciel dans une lumière diaprée.

BUCKSCH : Qui êtes-vous ?

DIRECTEUR : Personne, oh personne. L'ombre de la plume d'une mésange nonnette.

BUCKSCH : Vos dernières pensées. Les désirs et les visions sont enregistrés sur la carte perforée que nous joignons au colis postal. Bon voyage.
(Pendant que le directeur brillamment éclairé flotte à la rencontre du mécanisme tranchant, Jonathan chante un choral auquel se joignent ensuite les autres.)

JONATHAN : Jérusalem, belle cité,
De quel éclat tu t'illuminés !
Ah ! quels chants de félicité
S'élèvent dans la paix divine !

TOUS : O volupté, ô joie immense :
~~la course du soleil~~
~~est-ce que la course~~ commence,
C'est le début de la journée :
Jamais ne sera terminée.

(Quand le mécanisme tranchant s'ouvre, on voit à la place du directeur une mallette de fibre. Sur le dessus est fixée une jambe de femme avec une jarretelle ornée d'une rose, comme un cadeau de fête.)

BUCKSCH : Je n'ai pas parlé de cadeau de fête, Sam.

SAMUEL : Je pensais que pour la famille, une petite attention...
Une jambe de femme, ça plaît toujours.

BUCKSCH : Vous n'êtes pas payé pour penser. Chef du personnel à

la gomme, petite cervelle d'oiseau ! Où est la carte perforée ?

(Samuel retire une carte perforée de la machine et rampe vers Bucksch)

SAMUEL :Voici, monsieur le caissier principal.

Ça va, il y a vraiment des mésanges nonnettes d'après ~~la~~ notre encéphalogramme.

BUCKSCH : (lit la carte perforée)

Hum ! L'ombre de la plume d'une mésange nonnette. Etonnant.

Des pensées en ruine : "Oscar - peut-être le faire saluer.

Pourquoi ? - Pourquoi ?" Etonnant, le sang-froid de ce

cochon. Tout ça parce qu'ici, comme à la banque, comme

partout on ne travaille pas assez !

(Il quitte la pièce par le tapis rouge. Les gardes du corps le suivent avec la valise. Les secrétaires soupirerent de soulagement. Jonathan joue du Bach et Samuel mange des crêpes.)

SAMUEL : Toujours du Bach, Jonathan ?

JONATHAN : Oui.

SAMUEL : Jamais de Wagner, par exemple, pour un directeur de banque ? (Jonathan secoue la tête et continue de jouer. que ?

La machine crache une bande perforée.)

Son dernier mot, Nat, qu'est-ce que tu crois que ç'a été ? Je parie que tu ne devineras pas.

JONATHAN : Quoi ?

SAMUEL : Comme il n'y a pas d'air à la maison, il y en a quatre mètres ^{de plus} par-dessus le toit. C'est profond. C'est le dernier mot le plus profond que nous ayons eu jusqu'à maintenant.

JONATHAN : En dehors de la musique, qu'est-ce qu'il y a de profond ? (Il chante un autre choral)

Oh viens, esprit de vérité,
Etablis chez nous ton séjour,
~~Réparez~~ ^{Fais briller} la lumière et clarté,
Bannis l'erreur et le faux jour.

Verse sur nous ta sainte flamme
Touche les lèvres et les coeurs,
Afin que du fond de son âme
Chacun confesse le Seigneur.

S c è n e t r o i s i è m e

Chambre à coucher. Lit à deux personnes.
Oscar Bucksch se débat dans des rêves pénibles. Sa femme Joi dort.
La musique de Bach continue au-delà du changement de décor. On l'entend comme dans le lointain jusqu'à ce que Bucksch se dresse dans son lit.

- BUCKSCH : (dans un demi-sommeil)
Le valise. En fibre.
(Il tâte dans son demi-sommeil la valise sous le lit.)
- JOI : (dans un demi-sommeil)
Oscar ? Que fais-tu, Oscar ?
- BUCKSCH : Faire disparaître.
- JOI : Quoi ?
- BUCKSCH : Le cadavre.
- JOI : Quel cadavre ?
- BUCKSCH : Celui du directeur.
- JOI : Et où est-il, chéri ?
- BUCKSCH : Dans la valise.
(Il a tiré la valise de dessous le lit et cherche à l'ouvrir.)
- JOI : Il n'est pas dans la valise, vu qu'il y a des draps dedans, le trousseau d'Anita.
- BUCKSCH : Où peut-il bien être passé, alors ?
- JOI : Quoi ?
- BUCKSCH : Le cadavre.
- JOI : Le cadavre ? Est-ce que tu es devenu fou ? Tu me réveilles au milieu de la nuit à cause d'un cadavre ?
- BUCKSCH : Non pas à cause d'un cadavre, mais à cause du cadavre, du.
- JOI : Oscar !
- BUCKSCH : Excuse. J'ai dû rêver. Terrible.
- JOI : C'est pour ça que tu me réveilles ? D'abord tu prends l'avion pour Mexico, ensuite tu dors en poussant des hurlements, et maintenant tu me réveilles pour je ne sais quelle idiotie de cadavre...
- BUCKSCH : Un cadavre rêvé.
- JOI : Pourquoi rêves-tu de cadavre ? Est-ce que je rêve de cadavre ? Tout cela parce que tu veux manger ~~xxxxxxx~~

~~chaque~~ ^{sous les} soir que fait le Bon Dieu des pommes de terre sautées.

BUCKSCH : Pommes de terre rissolées.

JOI : Justement. Tu dois manger ~~des pommes de terre~~ un oeuf dur.

BUCKSCH : Pas sautées. Rissolées.

JOI : Pommes de terre sautées, pommes de terre rissolées ! L'organisme en vieillissant ne supporte pas les pommes de terre rissolées dans des graisses animales. N'importe qui rêve de cadavres quand on s'envoie chaque soir des pelletées de ces pommes rissolées si lourdes. N'importe quel médecin te le dira. Dans du lard ! N'importe lequel.

(Elle retourne au lit.)

BUCKSCH : Balivernes. J'ai rêvé parce que tu m'as monté la tête.

JOI : Moi ? Je t'ai..?

BUCKSCH : Contre Ciboulot.

JOI : Je me suis renseigné sur l'état de santé de Ciboulot. Si c'est ça que tu appelles monter la tête.

BUCKSCH : Je l'ai tué de sang-froid, avec préméditation.

JOI : Qui ? Ciboulot ?

BUCKSCH : D'abord Ciboulot et le chef du personnel, puis le directeur. Avec l'aide de Ciboulot. Au moyen d'une machine à couper les oeufs en rondelles. La tienne.

(Joi éclate de son rire au timbre clair.)

J'avais d'abord pillé la banque à la tête d'une bande de gangsters. Avec accompagnement de musique religieuse.

(Joi rit)

Pourquoi ?

JOI : Que tu l'aies désiré.

BUCKSCH : C'est idiot.

JOI : C'est parce que tu l'as désiré dans ton subconscient, quand on a choisi Ciboulot à ta place. J'ai lu cela dans un illustré scientifique pour dames. Chaque rêve est un ~~désir~~ ^{désir ou} une crainte venant ~~des couches profondes~~ ^{des couches profondes}.

BUCKSCH : Des bêtises.

JOI : De l'inconscient.

BUCKSCH : Des bêtises. D'ailleurs il avait ta voix et même ton

apparence physique. Il se peut très bien que je n'aie pas coupé le directeur en rondelles, mais toi. Tu vois bien.

JOI : Eh bien, cela veut dire que dans une couche profonde tu désires me couper, moi, en rondelles. C'est tout à fait normal.

BUCKSCH : Avec une machine hydraulique à couper les oeufs. Comment veux-tu que j'aie inventé ça ?

JOI : Typique.

BUCKSCH : Comment ?

JOI : L'oeuf est un symbole maternel. Dans une couche profonde, tu as le désir de couper en rondelles le symbole maternel.

BUCKSCH : Non-sens. J'aime ma mère et ma famille. Avec de la musique religieuse! Je ne connais rien à la musique.

JOI : Mais ton inconscient, Oscar, désire visiblement détruire l'autorité symbolisée par moi et par ton directeur. Es-tu monté, as-tu pris des escaliers ?

BUCKSCH : Un pour monter au trône, un pour en descendre.

JOI : Alors tout est clair. Typique.

BUCKSCH : (sarcastique)
Grâce à l'escalier.

JOI : A l'escalier et au trône. L'escalier symbolise l'assouvissement de l'amour charnel, le trône, la domination, l'autorité. C'est par l'assouvissement de l'amour charnel que tu désires parvenir à la domination, à l'autorité.

BUCKSCH : Je ne désire pas la domination, et je ne désire pas non plus l'autre, ces ^{montées, ces} escaliers ~~et montée~~ charnels. Je désire dormir.

(Il se tourne sur le côté.)

JOI : Inconsciemment, Oscar, dans ton inconscient expansif, qui ne vit pas pleinement.

BUCKSCH : Je vis pleinement.

JOI : Je voudrais bien savoir où ?

BUCKSCH : Dans mon travail, mon devoir et mes tâches. Cela me suffit.

JOI : Et pourquoi rêves-tu de cadavres et de symboles maternels coupés en morceaux ? Ton inconscient rêve d'expansion.

Aussi bien dans la destruction que dans l'amour.

BUCKSCH : Je dînerai désormais à sept heures au lieu de huit, et c'en sera fini.

JOI : Quoi ?

BUCKSCH : De rêver.

(Il prend ses indicateurs, dans lesquels pendant la suite de la conversation il reste plongé.)

JOI : Nous ne vivons pas pleinement, Oscar. ~~?~~

BUCKSCH : Et comment cela, chérie ?

JOI : Tu as ta banque, tes collègues, il t'arrive des choses, mais moi ?

BUCKSCH : Tu es une femme, tu as ta famille. La radio, la télévision, un joli appartement, une auto. Et je suis là.

Mexico-City arrivée 18 h 15, départ 18 h 45.

(Il se tire le lobe de l'oreille. Pause.)

JOI ~~BUCKSCH~~ : Je ne sais pas, Oscar.

BUCKSCH : Quoi ?

JOI : Si nous ne négligeons pas un peu ces choses psychologiques ; elles nous dirigent pourtant. Et aussi ~~xxx~~ la question sexuelle, je pense, c'est elle qui nourrit plus ou moins notre inconscient.

BUCKSCH : Je n'ai pas de problème sexuel. Je n'ai jamais eu le temps d'avoir des problèmes sexuels. Heureusement. Si tu as des problèmes sexuels...

JOI : Je ne sais pas pourquoi tu prends cela ^{aussitôt pour toi.} ~~tout de suite personnellement.~~ Pourquoi ne ~~devrions nous pas~~ ^{plus} nous en occuper ? L'étudier comme n'importe quoi d'autre ? Rien que pour être sûr qu'on ne réprime pas certains instincts sans même les connaître : pour moi, c'est une question de santé.

BUCKSCH : Etudier quoi ?

JOI : Les coutumes amoureuses de peuples étrangers, par exemple. Nous sommes des hommes modernes...

BUCKSCH : Hum.

JOI : Ça pourrait être en rapport avec ton aviation, pourquoi pas ? J'ai trouvé intéressant d'apprendre, par exemple, que les Indiens, plus exactement les Hindous, connaissent

dans leur rituel érotique 729 formes de la volupté.

BUCKSCH : 729, impossible.

JOI : Mais ils les décrivent. Ça m'a étonné autant que toi. Nous sommes des profanes. Yasodhra, un commentateur, en décrit dans son ouvrage 729, Vatsvana 84.

BUCKSCH : 84 plutôt. 729, impossible.

JOI : Ils se laissent pousser les ongles pour se faire des blessures, et ils utilisent en supplément des petites parties sexuelles artificielles, suivant les castes, en or, en argent, en ivoire, ou simplement en bois, je présume en ébène.

BUCKSCH : Les Indiens sont des Asiatiques. Des natures indéchiffrables. 400 millions d'Indiens, 700 millions de Chinois. 60 millions d'excédent des naissances tous les ans, c'est statistiquement prouvé.

JOI : Moi je trouvais amusant qu'ils aiment par-dessus tout des petites parties sexuelles.

BUCKSCH : Petites ou grosses, je vois, moi, le péril jaune. (Il poursuit l'étude des lignes aériennes.)

JOI : Nous ne vivons pas pleinement, Oscar... Pourquoi ne ferions-nous pas un jour un voyage à l'étranger, au moins ~~en~~ Italie, comme tout le monde ?

BUCKSCH : Qu'est-ce que j'ai à faire en Italie ?

JOI : Mais voyager. Rassembler des impressions, des souvenirs. Nous avons peut-être trop peu de souvenirs communs ces derniers temps.

BUCKSCH : Et pourquoi ?

JOI : Non que je ne me sente pas bien auprès de toi, mais nous nous sentirions peut-être encore mieux avec des souvenirs communs, cette espèce de bonheur, rien que le ciel italien, cielo azzurro italiano (il tchè-lo ad-zour-ro italia-no), cette musicalité, cette légèreté...

BUCKSCH : Pourquoi veux-tu justement que j'aille en Italie où tout le monde va et où je ne comprends pas les gens ?

JOI : Pourquoi ne veux-tu pas apprendre ? Pourquoi ~~n'appren-~~
~~drions nous pas~~ ensemble, dans nos soirées communes, cette
~~xxx~~ *tu pas apprendre*

langue merveilleuse, au lieu de tes lignes d'Amérique centrale ?

BUCKSCH : Parce que c'est l'aviation qui m'intéresse, pas l'italien.

JOI : Mais tu n'en sais rien. Je t'en ai acheté ce beau livre.
(Elle le tire de sa table de nuit.)
1000 mots italiens. Mille parole di italiano. Pourquoi ne veux-tu pas même essayer ?

BUCKSCH : Ça ne me dit rien du tout, ça me fait l'effet pas sérieux.
(Il étudie les horaires.)

JOI : Parce que tu ne t'es jamais livré au charme de sa mélodie, à son élan.
(Elle lit)
Parlamo italiano, signori ! Non è molto difficile ! Ce n'est pas difficile. Conto, netto, brutto, saldo, bilancio, agio...que veut dire agio, chéri ?

BUCKSCH : (il étudie)
Remise.

JOI : Magnifique, magnifico, je savais que cela te ferait plaisir, à toi le spécialiste de la banque, de connaître déjà tous ces mots superbes. Vedere Napoli poi morire !

BUCKSCH : 80 % des criminels d'Amérique sont d'origine italienne.

JOI : Jamais de la vie.

BUCKSCH : Statistiques.

JOI : On reconnaît un criminel à son faciès, pas à sa nationalité. Les lobes de l'oreille développés, les yeux trop rapprochés. Une forme de visage asymétrique. Les Tziganes par exemple.

BUCKSCH : Ils me rappellent les Tziganes. Avec leurs sourcils qui se touchent. Les Tziganes levantins, dans ce genre.

JOI : Les Tziganes sont des Asiatiques d'origine. Des sourcils qui se touchent, les Italiens ? Ton père a bien des sourcils qui se touchent.

BUCKSCH : Leur attitude envers la propriété. Va à la gare. 80 % de tous les individus qui traînent par là sont des ouvriers italiens. Qu'est-ce qui a perdu Rome ? Les étrangers.
Quand je les vois devant mon comptoir, je ferme le guichet.

JOI : Et Dante, Léonard de Vinci, Jean XXIII ?

BUCKSCH : Qu'est-ce que cela fait avec la religion ? Est-ce qu'il y avait des agressions de chauffeurs de taxi pendant la guerre ? Alors. Parce que le gouvernement laisse faire. Et la semaine de quarante heures. Moi, les assassins, je leur ferais ~~courir~~ ^{crier}. Tu verrais un peu. Qu'est-ce qu'on entend ?

JOI : En haut. Ils se baignent.

BUCKSCH : La nuit ? Vendredi ?

JOI : On entend chaque mot, quand ils sont dans la salle de bains.

(Bucksch se lève sur son lit et écoute.)

BUCKSCH : Ça n'a jamais été son mari. Ils rient.

(Joi se lève aussi et écoute.)

Rolf, son mari s'appelle Rolf ?

JOI : Rudolf, je crois.

BUCKSCH : Elle a dit Rolf. Lui, *laine donc la lumière, elle l'appelle Rolf.*

JOI : On ne les entend plus.

BUCKSCH : Ils ont fermé l'eau. Quand ils écoutent, ils nous entendent, eux aussi.

JOI : Qu'est-ce que nous disons ?

BUCKSCH : Tu as bien vu à la ~~télé~~, comme ils écoutent tout.

JOI : Mais les gens au-dessus, ça ne les intéresse pas, ce que...

BUCKSCH : Est-ce que tu sais au juste qui sont ces gens ?

JOI : Mais oui, un employé municipal bien inoffensif.

BUCKSCH : Tu demanderas dès demain, *matin...*

(Le téléphone sonne.)

Le téléphone à cette heure-ci ?

(Il prend l'écouteur avec hésitation.)

Allo ? C'est un faux numéro ? Rien... Allo ? Ça bourdonne... plus rien.

(Il repose l'écouteur lentement.)

Tu demanderas dès demain matin s'il s'appelle Rolf ou Rudolf.

JOI : Tu es si méfiant, souvent.

BUCKSCH : L'expérience, mon petit, L'amère expérience.

(Il se remet à ses études, elle à son manuel d'italien)

JOI : Et si tu le faisais pour moi ?

BUCKSCH : Quoi ?

JOI : L'Italie. L'italien. Si tu m'emmenais à la rame par une nuit bleu foncé, comme ici page 32, et que nous murmu-

rions tous les deux : "Santa Lucia - l'astro d'argento sul mare luccica. Sainte ^{Lucia} ~~Marie~~, l'astre d'argent brille sur la mer." Si tu voulais dire, ne serait-ce qu'une seule fois : "L'astro d'argento sul mare luccica !"

BUCKSCH ~~JOI~~ : (contrarié)
L'astro d'argento sul mare luccica. Qu'avons-nous à faire de ~~nos~~ travailleurs étrangers ?

JOI : Splendido, magnifico ! Il faut seulement dire d'argento, chéri, pas d'argenta, parce qu'on reconnaît le plus souvent le genre à la terminaison, o masculin, a féminin, la donna è mobile. La femme est capricieuse. La - la, il - le. La donna è mobile.

BUCKSCH : La donna è mobile. Tout ça parce qu'il n'y a pas un parti qui défende nos intérêts.

JOI : Il cane è fedèle. Le chien est fidèle. Il cane è fedèle.

BUCKSCH : Il cane è fedèle. Les intérêts allemands.

JOI : Io sono in Italia. Io - je, sono-suis. Io sono in Italia.

BUCKSCH : Io ~~sono~~ sono in Italia. Pour que n'importe qui essuie ses souliers sur nous.

JOI : Sono, s dur comme sapin, sono, io sono in Italia.

BUCKSCH : Io sono in Italia. Mais payer, ça nous pouvons, des milliards !

JOI : (lisant dans son manuel)
Si, signore. Oui, monsieur. Nous constatons ^{qu'} à cette occasion nous avons encore appris une foule de choses. Plus tôt que nous ne pensions, nous sommes arrivés à Rome, où nous voulons jouir des beautés de la Ville Eternelle. Siete pronti ? Êtes-vous prêts ? Là-dessus tous rassemblent leur énergie et s'écrient d'une seule voix : Si, siamo pronti. Oui, nous sommes prêts. Oscar !

BUCKSCH : Si, siamo pronti. Jusqu'à ce que tout s'écroule ici, d'une façon ou d'une autre. Ça sera beau à voir.

JOI : (continue de lire)
Tout à coup l'un des messieurs crie : Halte ! Jamais ne reviendra un moment aussi favorable pour apprendre à fond le présent de l'auxiliaire essere - être. Nous devons

l'admettre sans discussion et répéter en chœur : Io sono, tu sei, egli è, ella è, Lei è, noi siamo, voi siete, esso sono, esse sono. Et ainsi nous avons assimilé comme par jeu les pronoms personnels, quand une des dames se rappelle avec satisfaction qu'on peut les omettre en italien. Qu'est-ce que tu en dis ?

BUCKSCH : Hum.

JOI : (continue sa lecture)
Ainsi ferons-nous régulièrement désormais, et nous crierons simplement : Siamo in Italia !

(Une grande et grosse fille fait son entrée dans une coquette chemise de nuit d'enfant en se léchant tous les doigts l'un après l'autre, en avant et en arrière. La fille est âgée d'environ 14 ans.)

JOI : Que veux-tu, Anita ?

ANITA : (sur un ton enfantin)
Colat, maman.

JOI : (sur un ton enfantin)
Elle veut du colat, elle veut du chocolat, elle veut cioccolata, la petite fée est réveillée, la douce, la petite mouette, elle veut un po' di cioccolata, un petit morceau de cioccolata...

(Elle prend une tablette de chocolat dans sa table de nuit et lui fait une place dans le lit.)

ANITA : Bon colat, miam colat.

JOI : (elle donne du chocolat à Anita, sur sa gauche)
Un po' di cioccolata per la figlia...
(elle en donne un morceau à Bucksch)
un po' di cioccolata per il padre...
(elle en mange un morceau elle-même)
un po' di cioccolata per la madre.
(Tous mangent avec plaisir leur chocolat)
Tutta la famiglia manga di cioccolata. Tutta la famiglia fortunata manga di cioccolata.

(La lumière baisse sur la famille qui mange son chocolat avec des visages heureux. Sur les écrans paraissent des films d'agences de voyage et de tourisme où tous les visages sont rayonnants. L'heureuse famille Bucksch en Italie, en auto, au Lido. Ils demeurent en gros plan au-dessus de la scène. Le couple d'opérette chante le duo suivant dans le grand style des finals d'opérette.)

ELLE : La vie toujours se renouvelle.

LUI : De cent façons, toujours nouvelle.

ELLE : N'est-elle pas toujours plus belle ?

LUI : Toujours nouvelle, toujours plus belle.

ANITA : (de son lit, sur un ton enfantin)

Tutta la famiglia

Manga di cioccolata.

Un poco per il padre,

Un poco per la madre.

LUI : La vie toujours se renouvelle.

ELLE : De cent façons, toujours plus belle.

LUI : N'est-elle pas toujours nouvelle ?

ELLE : Toujours plus belle, toujours nouvelle.

TOUS : Tou-jours nou-velle, tou-jours plus bel-le !

(Noir)

(La fille de revue presque nue apporte un calicot au-dessus de la scène avec l'inscription :

2ème RÊVE **BU** CAISSIER OSCAR BUCKSCH,
DECRIVANT SA VIE INTERIEURE.)

S c è n e q u a t r i è m e

La centrale de contrôle du bureau 06. Sur le mur du fond de grands écrans de télévision, montés en série les uns au-dessus des autres. A droite et à gauche une série d'écouteurs blancs, en plâtre, les uns au-dessus des autres, hauts d'un mètre chacun, et en mouvement comme des antennes de radar.

Vers l'extérieur, à droite et à gauche, des ordinateurs reliés aux instruments d'écoute avec des circuits et des signaux lumineux. Recouvrant tout le haut du mur un plan de la ville sur lequel peuvent clignoter des petites lampes de couleur.

Assises devant les ordinateurs, de jeunes employées de bureau tricotent. Elles ont des casques blancs aux oreilles et jettent de temps en temps des regards de routine sur les écrans, qui explorent la ville : appartements, chambres d'hôtel, salles de bains.

Un discret murmure, tonalités de fréquence et signaux de morse. Jonathan et Samuel, barbes et lunettes noires, chefs de section du bureau 06, travaillent sur le devant.

Jonathan joue du Bach à l'harmonium, Samuel téléphone sur un bureau de verre garni d'appareils téléphoniques, Tout en téléphonant, il mange des crêpes et dispose sur une coupe des choux à la crème.

SAMUEL : Leckebusch Elli - Elli ou Elisabeth ? ← Leckebusch Elli, section du crédit, bon, il faut l'arrêter - Leckebusch Elisabeth détention prov. Leckert, Rosa, service des dépôts, ramasser et liquider - Legissa, Livio...
(A Jonathan)

Bach ne pourrait pas être un peu moins fort, Jonathan ?

JONATHAN : Non, Samuel. Malheureusement.

SAMUEL : Legissa, Livio, service du personnel : camp d'internement. Oui, la totalité de la section du personnel est prévue pour l'internement. Le reste des Le-, depuis Lévi (Léon) jusqu'à Lesius (Rosina), est marqué : arrestation. Ça serait, merci, mon cher : tu penses à la section des dépôts, elle doit s'écraser en avion. Oui, terminé.

As-tu fini le rapport d'aujourd'hui, Jonathan ? La récapitulation ?

JONATHAN : Import ou export ?

SAMUEL : Import. Export, c'est moi qui m'en occupe.

JONATHAN : Le rapport d'aujourd'hui pour qui ?

SAMUEL : Pour le chef, tiens. Pour qui !

JONATHAN : Quel chef ? 06 ou 0-11 ?

SAMUEL : (à l'adresse des filles)
Psst !

JONATHAN : Elle/s sont comme il faut, les filles.

SAMUEL : J'ai informé 06 que je travaille pour 0-11.

JONATHAN : Et j'ai informé 0-11 que nous avons informé 06. Gentle-
menlike.

SAMUEL : Regarde un peu.

(Une scène d'amour sur l'écran. Samuel se met un cas-
que d'écoute. Il observe la scène muette avec les
filles. De temps en temps elles poussent de petits
cris.)

Rolf, il s'appelle, le cochon.

JONATHAN : Un gentleman ne lit pas les lettres d'autrui.

SAMUEL : Qu'est-ce qu'il y a maintenant ^{au programme} ~~à l'ordre du jour~~ ?

JONATHAN : (passe un papier à la table de Samuel)
Mexico-City départ 18 h 45. Vatsvana 84.

SAMUEL : Mexico-City départ 18 h 45 ? Vatsvana 84 ? Tu n'es pas
sérieux. Sur trois millions de mots d'information brute
tu ne prétends pas tomber pile sur le résultat :
Mexico-City départ 18 h 45. Vatsvana 84. Vatsvana 84 ?
Qu'est-ce que ça veut dire, Vatsvana ?

JONATHAN : C'est sorti comme ça.

(Il prend un chou à la crème dans l'assiette de Samuel.)

SAMUEL : Si tu voulais bien ne pas mordre ce chou à la crème, ce
serait gentil de ta part.

JONATHAN : Et pourquoi ?

SAMUEL : C'est la dernière invention de ce foutu service dans le
domaine de la nitroglycérine. L'homme qui mord là-de-
dans, il n'y en a plus. Et avec lui, je pense, un petit
pâté de maisons. Ça me ferait du chagrin, Nat.

(Jonathan repose le chou sur l'assiette)

Si tu as besoin à titre personnel ?

JONATHAN : Oh, merci, Sam.

SAMUEL : Que veut dire Vatsvana, Nat ?

JONATHAN : Si je le savais, Sam, j'aimerais mieux ne pas le savoir.
(Il lui murmure quelque chose à l'oreille.)

SAMUEL : (dans un murmure)
Coup d'Etat ? Le chef ?

JONATHAN : Je dis que, si je le savais, j'aimerais mieux ne pas
le savoir.

(Sur tous les écrans apparaît Oscar Bucksch, conforme
au cliché du chef de services secrets impénétrable.)

Lunettes sans monture, barbe à l'anglaise, visage impassible, voix douce.)

BUCKSCH : Excusez-moi de vous déranger. C'est important. Je me fais quelques soucis. Au sujet du président. Je voudrais être sûr que dans les prochaines heures il ne lui arrivera rien. Soyez gentils avec lui et dites-lui où il est. Je voudrais, et ses médecins aussi, que personne ne le dérange aujourd'hui.

JONATHAN : Compris, chef.

BUCKSCH : Départ Mexico-City, Jonathan ?

JONATHAN : 18 h 45, chef. Vatsvana 84.

(L'image de Bucksch disparaît de l'écran. Musique. Les gardes du corps amènent un homme en complet de ville et manteau, visiblement sous l'influence de drogues puissantes. Il prend les fleurs que lui offrent les jeunes filles en signe d'accueil, et salue dans le vide avec des gestes de président. Le rôle est joué par l'actrice chargée du rôle de Joi.)

PRÉSIDENT : Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

GARDES DU CORPS : Vos gardes du corps, M.le Président.

PRÉSIDENT : Je n'ai pas de gardes du corps, je suis... je suis... je suis... où est-ce que je suis ?

JONATHAN : Vous êtes le président, M.le Président, et nous sommes vos services secrets, votre bureau 06.

PRÉSIDENT : (essaie de reprendre ses esprits) Services secrets... Je n'ai pas de secrets...

GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ ^{Tout est bien} comme il faut ?

GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux me rendre utile ?
(Il lui enlèvent son manteau, son chapeau et son écharpe. On voit Joi Bucksch dans ses vêtements ordinaires. Ils l'assoient dans un fauteuil à bascule, qu'ils balancent.)

PRÉSIDENT : ...J'ai toujours tenu ma maison irréprochablement... toujours fait des économies... toujours proprement...

SAMUEL : C'est pourquoi, M.le Président, nous sommes particulièrement heureux à cet instant d'avoir l'honneur de pouvoir vous présenter les institutions qui veillent à la salubrité et à la sécurité de l'Etat, pour le bien commun à l'intérieur comme à l'extérieur. Import, M.Jonathan, export, moi-même.

PRESIDENT : L'Etat... c'est ma famille. Je m'occupe...de ma famille.

JONATHAN : Vous exprimez là, si je puis me permettre, M.le Président, les fondements philosophiques de la notion d'Etat. L'Etat repose essentiellement sur les principes de la famille. Le pouvoir législatif, c'est le père, le président, le chef du ménage ; l'exécutif, à la fois aimant et répressif, c'est la mère. Les enfants, la population, sont élevés à la fois par la mère et par le père, pour le bien de tous.

PRESIDENT : Il faut que j'aille préparer le dîner. Je dois partir.

2ème GARDE DU CORPS : Un rafraîchissement peut-être ?

1er GARDE DU CORPS : ~~Pour~~ ^{Je peux} me rendre utile, M.le Président ?
(On lui ~~fait~~ ^{fait} boire de force une boisson.)

PRESIDENT : Je...Je...Qu'est-ce que je voulais donc...je voulais...

JONATHAN : Si selon vos paroles, M.le Président, nous nous représentons l'Etat comme une famille, nous trouvons naturellement dans cette famille des enfants dévoyés, inadaptés, asociaux, délinquants. Protéger paternellement l'Etat contre eux est le plus beau de nos devoirs.

SAMUEL : Le schéma d'organisation est celui d'une entreprise commerciale. Direction générale, directeur, agences générales, directions régionales, agences locales, filiales. Avec un budget de 3 milliards, le konzern occupe 30 000 collaborateurs satisfaits de leur sort.

JONATHAN : L'oeil et l'oreille de l'Etat, la défense et la protection du citoyen.

PRESIDENT : Je ne me sens pas bien, je veux rentrer chez moi. Je dois m'occuper du dîner.

JONATHAN : Vous êtes sous notre protection, M.le Président.

PRESIDENT : Qu'est-ce que cela signifie ?
(Bucksch apparaît sur les écrans de télévision.)

BUCKSCH : Je vous prie de m'excuser, Excellence. O6 est en train de découvrir un projet de coup d'Etat. Votre vie est en danger. Référence sujet X, classeur noir.

(L'image de Bucksch s'éteint. Jonathan et Samuel mettent des casques d'écoute munis de microphones et dirigent les enquêtes. Les jeunes filles travaillent à leurs pupitres. Les écrans explorent la ville par séquences très brèves. Mélange de signaux et de tonalités de fréquences.)

JONATHAN : Alarme rouge pour toutes les sections.

SAMUEL : Sources U, annoncez. Sources P, annoncez. Sources R, annoncez.

JONATHAN : Braquez ~~le~~ télescope dans ~~le~~ champ d'observation N 34. (Sur les écrans courent des lettres et des chiffres à la file. Voix de Bucksch par hauts-parleurs.)

BUCKSCH : Référence sujet X 18-18.

SAMUEL : Braquez ~~le~~ télescope sur Banque d'Etat. (Sur les écrans des images de la Banque d'Etat. Bureaux, couloirs, chambres fortes, caisses. On voit le caissier principal Ciboulot travailler, on voit le ~~chef~~ de la section du personnel à la cantine buvant du café et faire signe à une secrétaire qui lui adresse un sourire. La caméra se promène parmi les caisses sur les différents caissiers, parmi lesquels Bucksch, qui est en train de fermer son guichet. Voix de Bucksch par haut-parleur)

BUCKSCH : Référence caissier 10, sujet X, 44 ans, classeur noir. (La caméra revient sur les caissiers, Bucksch jette un regard effrayé sur la caméra. Le véritable Bucksch est entré, inaperçu, en chef de service secret.)

BUCKSCH : C'est lui.

PRESIDENT : Lequel ?

BUCKSCH : Le petit être blafard. Avec son visage asymétrique. (L'image du caissier Bucksch sur tous les écrans. Il prend ~~xxxxxxx~~ un classeur noir et quitte en hâte son box de caissier.)

JONATHAN ~~#~~ Braquez ~~le~~ télescope sur toutes sorties Banques d'Etat. ~~#~~ Suivez sujet X alias caissier 10. Référence classeur noir et visage asymétrique. (Sur les écrans on voit Bucksch en manteau avec un classeur noir se hâter par les rues dans la nuit.)

~~B~~BUCKSCH : J'espère que vous ^{comprenez} ~~avez compris~~ pourquoi nous vous avons un peu bousculé et pris sous notre protection. 06 est en cette minute, sûr que les plans du complot déjoué, avec tous les noms des complices, se trouvent dans le classeur noir du sujet X, alias caissier 10. Nous le suivons. Vendredi fermeture à 18 heures. 18 h 05 ligne 18, changer, ligne 21. (Sur les écrans on voit le caissier Bucksch descendre d'un tramway, puis suivre seul une rue déserte. Il se retourne à plusieurs reprises.)

BUCKSCH : Avec votre aimable permission, j'ordonne à notre ^{groupe} ~~section~~ ~~exécution de~~ action d'exécuter ^{l'ordre} ~~le plan~~ 32. Qu'on apporte le classeur noir à la centrale de déchiffrement.

- PRESIDENT : Qu'est-ce que cet ordre 32 ?
- BUCKSCH : Oh, rien qu'une banale affaire de taxi. Ça ne se passe pas toujours très joliment.
- JONATHAN : Les services secrets, Excellence, sont une affaire si répugnante, que seul un gentleman peut s'en occuper.
(On voit sur les écrans le caissier Bucksch marcher dans une rue étroite ; un taxi surgit et le renverse à une allure folle. Pendant qu'il gît ensanglanté dans la rue, un homme saute d'une porte cochère, s'empare du classeur noir et disparaît. Une ambulance apparaît.)
- BSAMUEL : Nous l'emmenons dans l'une de nos cliniques et nous le soignerons.
(Il compose un numéro de téléphone.)
Si vous voulez lui parler au téléphone, je vous prie.
(Il tend l'appareil au Président.)
- PRESIDENT : Allo ? Quelqu'un respire là, ou râle ? Allo ? Un râle ou un autre bruit ?
(Il tend l'écouteur à Bucksch. Respiration rauque, râle. Bucksch l'écoute, satisfait, repose l'écouteur.)
- BUCKSCH : Rien ! L'ennemi n° 1 est mort.
(Une civière avec le cadavre de Bucksch est amenée.)
- JOI : Oscar. Oscar !
- BUCKSCH : Un ban pour notre Président !
(Une jeune fille sert le champagne. Bucksch distribue les verres. On trinque cérémonieusement, Samuel ne boit pas. On trinque encore une fois)
Mon cher Samuel !
- SAMUEL : Je boirai, si vous permettez, de préférence ceci.
(Il prend le verre du Président. Il boit et tombe raide mort.)
- PRESIDENT : Qu'est-il arrivé ? Au nom du Ciel !
- BUCKSCH : Il travaillait pour O-11.
- JONATHAN : Nous l'observons depuis longtemps, à la section du personnel. Il n'était pas fondamentalement dévoué à l'Etat. Un homme pourri. Un paresseux, un jeune arrogant, prétentieux, au coeur sec.
- BUCKSCH : Nous allons remercier Dieu pour son aide.
- JONATHAN : Et son inspiration.
(Musique solennelle. Les assistants sont saisis.)
- PRESIDENT : Je voudrais me permettre de vous conférer l'ordre de St Georges, qui terrassa le dragon.

(Il accroche l'ordre au cou de Bucksch.)
Pour services fidèles.

(Tonalités de fréquence aiguës, désagréables. Des lettres et des chiffres courent sur les écrans, à la fin reviennent sans cesse 18-45.)

JONATHAN : Le résultat de la ~~section~~^{centrale} de déchiffrement de notre division des recherches, chef.

BUCKSCH : Qui est derrière le complot ?

JONATHAN : Je ne peux pas y croire. ?

BUCKSCH : Quoi ?

JONATHAN : Mexico-City 18 h 45. Vatsvana 84.

PRESIDENT : Que veut dire Vatsvana ?

JONATHAN : Que la tête du misérable complot, c'est le Président. Je suis bouleversé par l'étendue de la trahison.
(Ils entourent le président.)

PRESIDENT : Qu'est-ce que j'ai fait ?

BUCKSCH : Vous ne voulez toujours pas avouer ?

PRESIDENT : Avouer quoi ? Quoi ?

BUCKSCH : Introduisez le témoin.

(apparaît une jeune fille presque nue, Anita, en bottes à revers et recouverte de voiles de deuil.)

PRESIDENT : Anita ?

BUCKSCH : Quelle est votre contribution aux débats ?

ANITA : Je ne suis pas digne d'être ici. J'ai trahi mon père ainsi que ma patrie. J'ai travaillé pour O-11. J'ai toujours été l'instrument aveugle de cet hypocrite...

PRESIDENT : Anita ! Anita !

ANITA : Et de son plan, qui était d'abattre par une conspiration l'autorité voulue par Dieu tant dans la famille que dans l'Etat. J'ai été obligée d'humilier, d'outrager et de provoquer sexuellement mon propre père. J'ai encore été contrainte de parler chinois et italien, et de manger du chocolat étranger. Ma dignité nationale a ~~été particulièrement atteinte du fait~~^{beaucoup souffert} qu'on ne m'a jamais permis, aux fêtes nationales, de chanter en entier l'hymne national, mais rien que la troisième strophe.

1er GARDE DU CORPS : A bas le régime de la trahison nationale !

2ème GARDE DU CORPS : A bas le régime de l'immoralité !

TOUS DEUX : SALUBRITÉ ! Sécurité !

Sécurité ! Salubrité !

BUCKSCH : Condamné et haï par le peuple, impliqué dans de sordides et répugnantes intrigues, le chef du ménage actuel est déchu par le peuple, qui m'appelle à le remplacer.

JONATHAN : Le peuple veut être pur, d'après notre sondage d'opinion, et rempli d'idéaux. Je vous prie de signer l'acte d'abdication ainsi que celui de nomination.

1er GARDE DU CORPS : (en tendant au président les documents)

~~Tout est~~ ^{Tout est bien} ~~Est-ce~~ comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux me rendre utile ?

(Il les signe.)

PRÉSIDENT : Je suis innocent, Oscar. Je n'ai pas voulu t'offenser.

BUCKSCH : Qu'on l'emporte !

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce~~ ^{Tout est bien} comme il faut ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux me rendre utile ?

(Ils sortent avec le Président.)

ANITA : Puisque vous m'avez libéré ainsi que le peuple des mains d'une clique sans conscience, qui avait perverti systématiquement nos valeurs, je voudrais me mettre avec mon amour à votre disposition pour plus tard.

BUCKSCH : C'est bien, Anita. J'invite cette dame une fois baignée, parfumée et nourrie de cantharidine à m'attendre dans ma chambre à coucher. J'ai encore à faire une déclaration de gouvernement.

JONATHAN : Je me suis permis de travailler un petit peu à l'avance, en vue du coup d'Etat annoncé avec tant de précision, chef. Les stations de télévision, les journaux à grand tirage, les principaux responsables de l'armée, tout est prêt.

(Sur les écrans apparaissent des tanks, qui occupent une ville.)

BUCKSCH : Voilà la précision à laquelle je m'attendais d'un ancien caissier principal. Quel portefeuille désires-tu ?

JONATHAN : J'aimerais bien me consacrer à purifier les arts, chef.

BUCKSCH : Tu t'occuperas de la purification générale. Je souhaite, en tant que chef du gouvernement, être entouré d'ecclésiastiques ^{rayonnant de} ~~à~~ la sérénité intérieure ~~rayonnante~~.

JONATHAN : Merci, chef.

(Il revêt un habit ecclésiastique. Même les gardes du corps, de retour, portent la soutane. Sous la soutane les mitraillettes.)

JONATHAN : Comme c'est l'ordre qui rend libre, j'ai ordonné selon vos vœux que les forces du renouveau s'appellent désormais forces de l'ordre. L'ordre rend libre.

(La scène se change en une tribune d'orateur avec une forêt de microphones. Une image géante du chef d'Etat bien-aimé Bucksch au-dessus de la tribune. Pendant que le pupitre de l'orateur descend des cintres, il regarde le corps de Samuel qui gît devant la tribune.)

BUCKSCH : Le cadavre, nom de Dieu.

JONATHAN : Oh, aucun souci. Nos enfants de l'orphelinat.

(Sur un signe de Jonathan apparaît un chœur d'orphelins, qui se place sous la tribune devant le cadavre. Dirigés par Jonathan qui les accompagne à l'harmonium, ils chantent un choral triomphant.)

CANON DES ENFANTS DE L'ORPHELINAT : (*sur le Tantum ergo*)

Genitori, genitoe
laus et jubilatio
salus, honor, virtus quoque
sit et benedictio
precedenti ab utroque
compar sit laudatio.

(Quand ils ont terminé, on entend par les hauts-parleurs de la salle les cris rythmiques d'une foule enthousiaste.)

LA FOULE : Os-car Bucksch ! Os-car Bucksch ! Os-car Bucksch !

(Tandis que son nom est scandé avec toujours plus d'enthousiasme par la foule et les enfants, Bucksch se montre à la tribune. Il porte un uniforme pourpre glorieux tout brodé d'or. Grande casquette d'uniforme. Allure et mimique d'un maréchal. Derrière lui prennent position les gardes du corps en soutanes, à ses côtés Jonathan. Bucksch arrange les microphones et boit trois verres d'eau.)

LA FOULE : Os-car Bucksch ! Os-car Bucksch ! Os-car Bucksch !

(Bucksch prend des mains de ses gardes du corps une mitrailleuse et la brandit d'un grand geste. Les cris décroissent.)

BUCKSCH : Frères !

LA FOULE : Brao ! Brao ! Brao !

BUCKSCH : Soeurs !

LA FOULE : Brao ! Brao ! Brao ! - Brao ! Brao ! Brao !

(Bucksch brandit une nouvelle fois la mitrailleuse. De nouveau le calme. Il la cale entre les microphones.)

BUCKSCH : Comme tout pouvoir procède du peuple,
Sous la protection de notre mouvement,
Je déclare,
Fils du peuple,

Voix du peuple,
 Exécuteur de ses volontés,
 Je déclare ouverte
 L'ère du renouveau.

(Applaudissements et cris, que Bucksch arrête d'un geste avec la mitrailleuse.)

BUCKSCH : Contre le matérialisme et la corruption !
 Pour un ordre nouveau !
 Contre la critique et la décomposition,
 La licence et l'envahissement étranger !
 Contre la froideur rationnelle,
 Le cynisme et l'idolâtrie !
 Pour une vérité nouvelle !
 Pour une beauté nouvelle !
 Pour une religion nouvelle !

LA FOULE : L'ordre rend libre ! L'ordre rend libre !

BUCKSCH : (arrête de sa mitrailleuse applaudissements et cris)
 Au nom du peuple et de la sainte mission par lui confiée
 Je déclare qu'il est de notre volonté
 D'introduire partout ces idéaux,
 Partout où ils ~~manquent~~ *font défaut,*
 Et tout spécialement chez ceux
 Dont les sourcils se touchent
 Et qui par suite nourrissent des pensées impures !
 (applaudissements)
 Je déclare que nous allons les épurer !
 (applaudissements)
 Et quand ils seront châtiés par le fouet,
 Je les châtierai avec des scorpions !
 Et ceux qui mourra dans leurs villes,
 Les chiens le dévoreront !
 Ils ne connaîtront plus ni rosée ni pluie,
 Je l'affirme avec véhémence !

(Grand tumulte, slogans scandés, musique guerrière.
 Le chœur de l'orphelinat chante :)

CHOEUR DE L'ORPHELINAT :

A la lumière chacun doit prendre courage
Et se tourner joyeusement vers son labeur,
A la lumière l'oiseau chante de bonne heure,
A la lumière il achèvera son ouvrage ;
Ainsi l'homme doit à la divine lumière
Elever avec docilité son visage
Vers Celui qui du haut des cieux toujours l'éclaire.

E_N_I_R_A_C_I_E

S c è n e c i n q u i è m e

Chambre à coucher. Lit à deux personnes. Couchés : Bucksch, Anita, Joi. Sonnerie du téléphone. Bucksch se dresse, prend l'écouteur.

BUCKSCH : Allo ! Ici Bucksch. Deux heures ?

JOI : Deux heures !
(Au téléphone)
Oui, merci.

JOI : Mon masque. Excuse ! Il est prescrit de ne jamais le laisser agir plus de quatre heures.
(Elle entreprend d'enlever son emballage facial avec de l'eau de toilette et de l'ouate.)

BUCKSCH : Réveil téléphonique ? Pourquoi donc ?

JOI : Le réveille-matin est démoli.

BUCKSCH : Comment ça, démoli ?

JOI / Oh, c'est merveilleux. Un effet tonique au-delà de toute attente. On respire, on se sent vivre. Est-ce que tu ne te sens pas bien, Oscar ?

BUCKSCH : Je me sens comme d'habitude. Un peu privé de sommeil avec tout ce remue-ménage. Personne ne se soucie de la valeur de l'argent. Réveil téléphonique !

JOI : J'ai superbement dormi. Comment me trouves-tu ?

BUCKSCH : Comment ?

JOI : La peau, la peau du visage ^{régénérée} ~~rélevée~~ en profondeur.

BUCKSCH : Très jolie.

JOI : Il faut que tu la regardes de près, que tu la touches, que tu la sentes. Je me sens si réveillée, en pleine forme, si... qu'est-ce que tu cherches ?

BUCKSCH : Des cachets pour dormir. Je n'arrive pas à dormir, je rêve, je rêve, je rêve à en devenir fou.

JOI : Parce que tu ne respirez pas comme il faut .

BUCKSCH : En voilà une idée !

JOI : Tous les médecins te le diront. Si tu ne respirez pas comme il faut, profondément et par le nez, toi qui travailles toujours assis, il s'ensuit nécessairement de l'insomnie. Il faut t'entraîner à respirer. Respiration abdominale, respiration thoracique - respiration addi-

tionnelle...

(elle exécute un mouvement respiratoire de yoga.)

Abdominale...thoracique...

BUCKSCH : Je n'ai encore jamais rêvé comme ça.

JOI : C'est qu'avant tu respirais mieux.

BUCKSCH : Je respire très bien maintenant. Très bien. Ce n'est pas ma respiration, c'est cette, cette...

(Il avale un cachet.)

excitation continuelle. Que peuvent bien me faire les coutumes amoureuses des Hindous ? Pourquoi Anita dort-elle dans notre lit ?

JOI : Je ne savais pas qu'elle pouvait te déranger. C'est une enfant.

BUCKSCH : Ce n'est pas une enfant. Elle a quatorze ans. C'est tout le contraire.

JOI : Comment, le contraire ?

BUCKSCH : Bien que tu la traites comme un bébé, c'est maintenant une femme tout à fait développée. Elle n'a rien à faire dans notre chambre.

JOI : Tu es son père.

BUCKSCH : Justement. Tous les psychologues estiment mauvais que les pères couchent avec leurs enfants. Elle a sa chambre à elle. Elle grossit sans arrêt parce qu'elle mange, qu'elle mange toujours.

JOI : Anita ! Anita !

ANITA : Qu'est-ce qu'il y a encore ? On ne peut jamais être tranquille avec vous !

JOI : Ton père désire que tu ailles dormir dans ta chambre. Tu le déranges.

BUCKSCH : Je n'ai pas dit qu'elle me dérange, mais que c'est meilleur pour elle.

ANITA : Ah, c'est pour ça ! Je ne savais pas que vous couchiez encore ensemble.

(Elle s'en va)

BUCKSCH : (En l'attrapant)

Répète voir !

ANITA : Je ne savais pas que vous couchiez encore ensemble. Qu'est-ce que tu veux ?

BUCKSCH : Petite peau de vache ! Sale même ! Morveuse !

JOI : Ne la bats pas, Oscar ! Ne la bats pas.

ANITA : Tu veux que je m'en aille~~s~~, eh bien, laisse-moi.

BUCKSCH : Pas avant que tu n'aies demandé pardon à tes parents.

ANITA : Je vous demande pardon. Alors.

BUCKSCH : Comme il faut ! A genoux !

ANITA : Eh bien, à genoux... Je vous en prie.

(Elle s'en va. Puis revient chercher son chocolat dans le lit. Elle sort.)

BUCKSCH : Les fruits de ton éducation. Mais il faut faire comme tout le monde, hein, les jupes à hauteur des fesses, yé, yé, yé, et voilà ce qui en sort.

JOI : ~~Mais~~ Tu ne lui laisses rien faire comme les autres. Rien.

BUCKSCH : Encore heureux. Et puis la télé, les illustrés qui s'en mêlent ! Le sexe, le sexe, le sexe, la bestialité partout.

JOI : Je crois qu'elle ne pensait à rien de mal, Oscar : elle a dit coucher, comme une enfant.

BUCKSCH : Comme une enfant ? Eh bien, lis un peu son journal intime.

JOI : Tu lis son journal intime ?

BUCKSCH : Comme éducateur, oui. Mon père, si jamais j'avais dit ~~ce mot~~, ^{une chose} pareille, il m'aurait assommé.

JOI : C'était maladif chez lui. Au-dessus du lit de tes parents il y avait une image en couleur du Christ flagellé.

BUCKSCH : C'était un homme de devoir, il nous a élevés comme ça. A nous contenter de peu.

JOI : (s'enduit d'une crème de nuit)
Il est un peu dérangé, non ?

BUCKSCH : Comment, dérangé ?

JOI : Il n'est pas dans une maison de santé ?

BUCKSCH : Pour y vivre. Aucun de ses enfants n'a voulu le prendre.

JOI : Tu as dit que tu ne pouvais pas le supporter.

BUCKSCH : Moi ? Toi, plutôt.

JOI : Pourquoi ta soeur ne le prend-elle pas chez elle ?

BUCKSCH : Elle écrit qu'il se trouve très bien là-bas.

JOI : C'est pourtant sur moi qu'il est tombé. Comme ta soeur. Quand je l'ai vue pour la première fois en costume de bain, mon Dieu...

BUCKSCH : Et toujours pas moyen de dormir. Il doit y avoir de la lune.

(Il consulte un agenda)
Pleine lune d'après le calendrier.

JOI : As-tu lu que les Américains ont trouvé moyen d'utiliser la pleine lune ? Avec des miroirs cosmiques, d'une puissance double, pour observer cette, tu sais bien, cette jungle... Viet-Nam ou Viet-cong ?

BUCKSCH : On a bien trop traîné. A moins d'un miracle, le monde sera aux mains des Asiatiques. Les Juifs, c'était de la sottise... Ce qu'on peut fabriquer comme rêves !

JOI : Tu ne te détends jamais. Les rêves sont une détente.

BUCKSCH : Moi, un buveur de sang ! Que ce soit justement moi !
(On sonne. Bucksch et Joi se regardent l'un l'autre.)
Deux heures un quart. Qu'est-ce que ça peut être ?

JOI : Peut-être un ivrogne ? Ou une visite ?

BUCKSCH : Quelle visite, à deux heures du matin ?
(Nouveau coup de sonnette.)

JOI : Encore. On entend raconter tant de choses.

BUCKSCH : Chut !

JOI : Tu ne crois pas qu'on devrait ouvrir ?

BUCKSCH : Pourquoi ?

VOIX : Monsieur Bucksch !

JOI : Un accident peut-être, ou bien le feu.

BUCKSCH : C'est idiot.
(Elle enfile un peignoir et va vers la porte.)
Laisse la chaîne devant.
(Il regarde sa montre et la remonte)
Deux heures et quart. Incroyable. Un petit Chicago.
(Joi revient.)

JOI : Un télégramme urgent.

BUCKSCH : Qu'est-ce que je disais. Ça ne peut être qu'une mauvaise nouvelle.
(Elle ouvre le télégramme.)

JOI : "Père décédé, muni des sacrements, obsèques après-demain.
Clinique Saint-Joseph."
Oh, Oscar.

BUCKSCH : Ça veut dire quoi, après-demain ? A partir de maintenant, deux heures du matin, ou à partir de la date de remise, hier, ce qui voudrait dire demain ? Pourquoi pas clairement

dimanche ou lundi ? Lundi on travaille, à la banque.

JOI : De la date de la remise, je pense.

BUCKSCH : Pas d'enterrement avant trois jours : c'est légal.

JOI : Il est peut-être mort plus tôt.

BUCKSCH : Alors pourquoi un télégramme ? Le lieu des obsèques, l'heure, rien de précis. Dès le début j'étais opposé à ce qu'on l'envoie là-bas. On ne laisse pas mourir son père dans une maison de santé.

JOI : Nous pourrions téléphoner.

BUCKSCH : Pourquoi nous ? C'est leur affaire à eux. Est-ce que le télégramme signifie que je dois me charger des démarches ?

JOI : C'est probable.

BUCKSCH : Ça n'apparaît pas là-dessus. On ne sait même pas si la clinique a fait la déclaration à la ~~caisse de décès~~ ^{caisse de décès} ~~secrétariat sociale~~.

JOI : Dire que j'ai parlé de ses sourcils qui se touchent, Oscar. C'était peut-être à l'heure de sa mort.

BUCKSCH : Où sont les statuts ?

(Il se lève pour aller les chercher.)

JOI : Quoi ?

BUCKSCH : De la caisse de décès. On ne trouve jamais rien ici.

(Il jette un tas de papiers sur le lit. Joi cherche.)

JOI : Les voilà justement. Statuts de la caisse/décès.

BUCKSCH : Eh bien, lis.

JOI : Tout ?

BUCKSCH : Les prestations.

JOI : Prestations grand A entre parenthèses Formalités : ~~www~~ ^{certificat} ~~xxx~~ de décès, déclaration à l'Etat-Civil, autres démarches.

BUCKSCH : Bon, c'est eux qui s'en chargent. Continue.

JOI : Grand B entre parenthèses Fournitures : toilette funéraire, simple, dentelle supplément. Cercueil, bois naturel ou teinté, chêne supplément, supports et garnitures laiton. Décoration florale à ~~la chapelle~~ ^{la chapelle} selon saison. Voiture mortuaire, porteurs (pourboires non compris). Parements église évent. crématoire, musique d'orgue, brève allocution, tarif de base, nécrologie personnelle supplément...

BUCKSCH : Dentelle supplément, chêne supplément, nécrologie personnelle supplément. Pourquoi ? Pourquoi nécrologie personnel-

le supplément, alors que je paie depuis trente ans des cotisations à une caisse de décès ?

JOI : 25 faire-part.

BUCKSCH: Pour quoi faire ? A qui les envoyer ? Qui ~~les connaît~~ ^{le connaît ?}

JOI: Je ne prenais pas les sourcils qui se touchent dans un sens offensant, Oscar, ni qu'il était un peu dérangé. Il était si petit, si modeste. Pourquoi ne venait-il jamais ? Pourquoi n'est-il pas mort ici au moins, parmi ses proches ?

BUCKSCH : Nous en étions aux statuts. ^{150 F}

JOI : Concession cimetièrè, grand C, trente ans, ~~XXXXX~~ tombe ou pierre tombale jusqu'à ~~100 DM~~ ^{1500 F}, vêtements de deuil pour les parents en ligne directe, frais de voyage au cas où le montant total de ~~DM 1000~~ ne serait pas épuisé.

BUCKSCH : Epuisé, qu'est-ce que ça veut dire ? En tant que fils du défunt, il faut bien que j'aie un costume et un manteau noir.

JOI : Pourquoi veux-tu acheter des vêtements de deuil ? Pour cette unique fois. Pourquoi pas les ~~emprunter~~ ^{louer} ?

BUCKSCH : On n'enterre pas son père dans des vêtements de deuil ~~empruntés~~ ^{loués}. Question de principes.

(Il cherche dans sa table de nuit des cigarettes.)

JOI : Tu veux fumer ? Quand ton père vient de mourir, tu veux fumer ?

BUCKSCH : Il fumait lui-même.
(Il allume une cigarette.)

JOI : Quelle espèce d'homme es-tu donc, Oscar ? Qu'est-ce que tu ressens devant la mort de ton père ? On est tout de même plus sensible que ça !

BUCKSCH : Pour soi. Sans chiqué.

JOI : Quoi ?

BUCKSCH : ...La vie, qu'est-ce que c'est ?

Le mort n'est pas seul à être pâle, tout ce que nous faisons oui, Joi. ^{aussi,}

JOI : Pardon, Oscar.
(Elle pleure)

BUCKSCH : Une fois, j'étais encore gosse, je suis allé avec lui à la gare, il m'avait acheté des bonbons au malt, des bruns,

je les adorais. Il était employé au cadastre. Sa joie, ~~est~~ c'était de voir partir les trains exactement à l'heure ; il comparait l'heure de la grande horloge de la gare avec celle de sa montre, et il regardait les trains partir, juste à l'heure. Alors il ~~m'a dit cette fois là une phrase,~~ ^{me disait une phrase} bien tranquillement, quand le train ~~est mis~~ ^{se mettait} en route, une phrase toute simple, qui m'est restée pour ~~tout~~ la vie.

JOI : Quelle phrase ?

BUCKSCH : Eh bien il ~~m'a dit~~ ^{me disait}, avec son bon accent silésien paisible : "R'ga'de, p'tit gars, ça fume !" Toute une leçon. "R'ga'de, p'tit gars, ça fume !" (Il s'essuie une larme.) C'était son ~~rêve~~, le chemin de fer.

JOI : Le mort est enseveli au coeur de ses amours. Le dernier vêtement n'a pas de poches, Oscar.

BUCKSCH: R'ga'de, p'tit gars, ça fume. L'insaisissable. Autour de nous, en nous.

JOI : Est-ce qu'il était interdit ?

BUCKSCH : Comment ça ?

JOI : Je pensais que les ~~passionnés~~ ^{internés} des maisons de santé étaient peut-être automatiquement frappés d'interdiction...

BUCKSCH : Il n'était pas interné, il était là simplement pour vivre, parfaitement sain comme toute notre famille. Mon arrière-grand-père a traversé à la nage la Bérésina avec Napoléon...

JOI : Je voulais dire que sans ça le testament pourrait être attaqué, au cas où... Il doit bien laisser quelque chose, non ?

BUCKSCH : Peu de chose. A partager entre trois enfants.

JOI : Il aimait beaucoup Anita, à sa façon.

BUCKSCH : Il ne l'a pas vue depuis qu'elle était bébé.

JOI : Il l'aimait beaucoup quand elle était bébé. Quand même il n'y aurait que deux ou trois mille. Pour un petit voyage, Venise par exemple, ou une machine à laver : tu as besoin d'une détente.

Déjà avec cinq mille on peut prendre une part dans une laverie automatique.

BUCKSCH : Il y a des choses entre le ciel et la terre qu'aucune sagesse

d'école ne permet d'imaginer. En nous-mêmes... Quelqu'un râle, on l'entend au téléphone, et ce quelqu'un-là, c'est moi.

JOI : L'argent ne provient véritablement que des capitaux. Ou de parts d'investissement, à l'américaine. Mais pas à moins de dix mille.

BUCKSCH : Dix mille, n'y compte pas. Il touchait un salaire et c'est tout.

JOI : Je prenais ça comme exemple de ce qu'on peut entreprendre, dans ce cas.

BUCKSCH : Je suis un employé. J'ai appris la banque. Un employé de banque.

JOI : Abs aussi a appris la banque. Justement. Lis un peu comment ils ont tous commencé. Avec rien. Rien que l'esprit d'entreprise.

(Elle se glisse sous sa couverture.)

De quoi as-tu rêvé ? De femmes ?

BUCKSCH : De toute sorte...

JOI : Comment ça ? Qui était-ce ?

BUCKSCH : Toute sorte de gens et toute sorte de choses. Pendant que mon père mourait.

(Il bâille)

Enfin.

JOI : Il dort de son dernier sommeil. Il nous accorde ce ^{voyage.} ~~XXXXX~~

BUCKSCH : R'ga'de, p'tit gars, ça fume ! R'ga'de, p'tit gars, ça fume !
(Il s'endort).

JOI : Oscar ?

BUCKSCH : Quoi encore ?

JOI : Le plafond. La tache, cette tache humide, je trouve qu'elle est devenue bien plus grande tout d'un coup.

BUCKSCH : Mais c'est idiot. Jamais de la vie. Depuis tant d'années.

JOI : Si, Oscar, je trouve qu'elle est devenue plus grande, plus humide aussi, enfin changée.

BUCKSCH : Si elle a changé, elle est devenue plus petite, plus sèche.

JOI : Je ne sais pas pourquoi tu es si méchant, pour une simple constatation.

BUCKSCH : Je ne suis pas méchant, je veux dormir.

JOI : Je ne sais pas, Oscar.

BUCKSCH : Quoi ?

JOI : Tout est si triste, je trouve.

BUCKSCH : Quoi ?

JOI : Je ne sais pas, Oscar, et si incertain aussi. Si l'on pouvait savoir davantage, on pourrait peut-être aussi entreprendre davantage, je trouve.

BUCKSCH : Mais quoi donc ? Quoi ?

JOI : Selon ce qu'on ressent.

BUCKSCH : Voilà, tu as réussi. Il est parti, maintenant.

JOI : Qui ?

BUCKSCH : Le sommeil. A cause de ton agitation, de ton savoir, de ce que tu ressens ou pas. Mais quoi ? Quoi ? Quoi ? Selon qu'on ressent quoi ?

JOI : Je ne sais pas, Oscar.

(Changement de lumière. Sur les écrans apparaissent des spots publicitaires, comme à la télévision de tous les jours. Soit :

~~VOUS NE VOUS SENTEZ PAS BIEN DANS VOTRE PEAU ? A QUOI CELA TIENT-IL ?~~ VOUS AVEZ BESOIN DE CHANGER VOS TAPIS. OFFREZ-VOUS LES NOUVEAUX TAPIS HONDURA. TOUT A NEUF GRÂCE AUX TAPIS HONDURA. FATIGUÉ ? SANS RESSORT ? NERVEUX ? BURLÉCITHINE EN FLACON. - ACHETEZ UN NOUVEAU STYLE DE VIE. ACHETEZ UNE NOUVELLE VOITURE. VENEZ VITE FAIRE UN ESSAI AVEC NOUS.-

POURQUOI MADAME ^{PROPRE} ~~SAVONNIÈRE~~ EST-ELLE SI DÉPRIMÉE ? ELLE N'Y ARRIVE PAS ! MALGRÉ SA NOUVELLE MACHINE A LAVER, SON LINGE RESTE GRIS... MAIS QU'EST-CE QUE C'EST ? LE GÉANT BLANC ~~A LA AU~~ ^{POUVOIR NETTOYANT} FORCE DE NETTOIEMENT GÉANTE. IL FAIT SORTIR LE GRIS, IL FAIT RENTRER LE BLANC. LE RIRE EST REVENU A MADAME ^{PROPRE} ~~SAVONNIÈRE~~... SOYEZ BEAU, JEUNE, DYNAMIQUE - GOÛTEZ LA SAVEUR DE L'ÈRE NOUVELLE.

Pendant que les spots publicitaires continuent de courir à la muette sur l'écran, le couple d'opérette de jazz chante le duo suivant dans le style gai des finals d'opérette.)

D U O
=====

ELLE : La vie est si triste.

LUI : Dans son genre, si triste.

ELLE : N'est-elle pas vraiment triste ?

LUI : Elle est vraiment triste.

JOI : (de son lit, parlé)
Je ne sais pas , Oscar.

BUCKSCH: (parlé)
Quoi ?

JOI : (parlé)
Elle est pourtant devenue bien plus grande, comme une *grande* éponge.

LUI : Ah oui ! c'est bien triste.

ELLE : La vie est si triste.
N'est-elle pas vraiment triste ?

LUI : Elle est vraiment triste.

TOUS LES DEUX : Elle-est-si-tri-i-ste.

(La fille de revue presque nue apparaît sur scène pour annoncer sur un ~~xxx~~ calicot :)

3ème RÊVE DU CAISSIER O.BUCKSCH,
DESCRIVANT SA VIE INTÉRIEURE.

S c è n e s i x i è m e

Une chambre dans un sanatorium, qui ressemble curieusement au centre de commande d'une ~~xxxxxxx~~ spatiale. De grandes photos de la surface lunaire et de ^{base} diverses planètes. Images d'objets volants fantastiques, grandes photos de Rucksch en cosmonaute. Jonathan, assis à un harmonium, joue du Bach. Une enfant asiatique, Anita, lui tourne les pages de la partition. Samuel est assis dans une chaise mobile de clinique, laquée blanc, et mange des crêpes. Tous deux ont des tenues de combat légères, en tissu de camouflage et sans insignes de grade. Un appareil électronique donne à intervalles irréguliers de rapides signaux sonores et émet de larges cartes perforées, que Samuel classe.

SAMUEL : Je ne voudrais pas te déranger, ~~xxNatxxx~~, mais ce sont maintenant les villes d'Asie entre 100 000 et 200 000 habitants.

JONATHAN : (qui continue de jouer)
C'était les villes.

SAMUEL : C'était, bien sûr, Nat, elles sont maintenant rayées des contrôles. Excuse-moi, Nat. Comment allons-nous continuer ?

JONATHAN : (qui continue de jouer)
Comme il l'a ordonné, par ordre alphabétique. Après les grandes villes, les villes entre 50 000 et 100 000 habitants, par ordre alphabétique, au moyen des mésons phi, pour que les bâtiments soient conservés en vue de la colonisation par batraciens.

SAMUEL : Alphabétique par continents, ou alphabétique par pays ?

JONATHAN / Alphabétique par continents, et à l'intérieur des continents, alphabétique par pays.

SAMUEL : Je me demande, Nat, si ce n'est pas trop demander, je veux dire à l'ordinateur : il vaudrait peut-être mieux l'alimenter d'abord en données sur l'Afrique et l'Asie, et remettre à plus tard les autres continents.

JONATHAN : Demande à l'ordinateur.
(Samuel place l'ordinateur en recherche d'accord. Une surface vitrée s'allume avec des 1 et des x qui se courent après.)

SAMUEL : J'ai une question à vous poser, Max...

ORDINATEUR : (chante le texte suivant comme une aria)
Je vous ai bien compris. Je peux bien vous laisser faire cela. Vous savez que notre génération d'automates éducatibles se contente des données de base et ne veut pas de détails. Vous

pouvez, si le coeur vous en dit, aller jouer au cricket.
Si au contraire vous voulez que nous travaillions ensemble,
à votre service.

SAMUEL : Alors faisons séparément. A la Banque d'Etat nous établis-
sions toujours les ~~grands~~ bilans de fin d'année par grandes
masses successives. - Je dois dire que je m'étais représen-
té cette grande épuration mondiale comme plus variée.

JONATHAN : Qu'est-ce que le désir de variété, Samuel ? Une sagesse in-
suffisante. Celui qui peut saisir la structure de cette
quadruple fugue ne réclame pas la variété.
(Il chante)

Eternité, mot rempli de tonnerre,
Glaive perçant l'âme de son éclair,
Commencement, mais qui n'a point de terme.
Eternité, temps qui n'est pas un temps,
Je suis saisi d'un désespoir si grand
Que j'ignore où trouver un appui ferme.
Mon cœur frémit comme glacé de froid,
Ma langue à son palais sèche d'effroi.
(Il joue quelques mesures)
Mais voici au contraire :
(il chante)

Eternité, mot rempli de bonheur,
Qui dilate mon âme à sa chaleur,
Commencement, mais qui n'a point de fin !
Eternité, ô bonheur sans mélange,
Mon coeur connaît un plaisir si étrange
Que de la misère il ne sait plus rien :
Doux nous paraît sous l'aspect éternel
Ce qui ~~afflige en notre~~ nous trouble dans le temps mortel.

ANITA : Je pourrais toujours rester ici et te tourner les pages,
oncle Jonathan.
(Jonathan la caresse.)

SAMUEL : Question d'habitude, j'imagine. Je dois dire que pendant
ces mois de clinique, je me suis habitué au-delà de toute
attente aux quadruples fugues. Et toi, tu t'es bien habitué
à mes crêpes, il me semble ?
(Il mange)

- JONATHAN : (avec mélancolie)
Je me suis habitué à presque tout.- Bien que parfois je me demande...
- SAMUEL : Je me demande aussi, Nat.
- JONATHAN : Quoi ?
- SAMUEL : Ce que tu te demandes.
- JONATHAN : Qu'est-ce que je me demande ?
- SAMUEL : Si nous allons encore avaler ça.
- JONATHAN : Quoi ?
- SAMUEL : Les batraciens : qu'il nous considère à partir de ce soir comme des ~~batraciens~~^{étards}, de même que les clients de la banque. Nous sommes ses infirmiers ici, et lui notre malade. Pourquoi est-ce que je dois manger des cigarettes au lieu de les fumer ? Nourriture concentrée, cette idiotie. A la banque, nous étions ses supérieurs.
- JONATHAN : Ce n'est pas ce que je me demande, Sam...
- SAMUEL : Mais je me demande aussi autre chose, Nat.
- JONATHAN : Quoi ?
- SAMUEL : Depuis qu'il n'a plus d'autre idée en tête que de tourner autour des planètes avec ses vaisseaux spatiaux en une heure et demie, une heure un quart, une heure, en semant toujours des oeufs de batraciens, je me demande si c'est encore de la folie, ou si ce n'est pas simplement de la stupidité. Et pourquoi justement des oeufs de batraciens ? Cela témoigne d'un manque effrayant d'imagination.
- JONATHAN : Ce ne sont pas les oeufs de batraciens, Sam, c'est pire. Plus dégradant. Du point de vue sexuel.
- SAMUEL : Quoi ?
- JONATHAN : Dans sa chambre à coucher. Par mesure de service. Où avec cette espèce de cover-girl, cette insatiable... Je ne suis pas un homme très sensuel, Sam, soit dit en confidence, non...
- SAMUEL : Moi, oui, Nat. C'est l'enfer, Nat.
- JONATHAN : Quoi ?
- SAMUEL : Ce que tu pensais. Il n'y a pas de dérivatif, je trouve.
- JONATHAN : Qu'est-ce que je pensais ?

(Entre Joi changée en idole sexy de cinéma, robe du soir en lamé d'or, cheveux de flamme, cravache de cheval sertie de diamants. Anita commence aussitôt à la servir, l'inonde de parfum. Un messenger entre et passe inaperçu.)

JOI : Que voulais-tu dire, cher Jonathan ?

(Jonathan joue du Bach)

A quoi n'y a-t-il pas de dérivatif ?

SAMUEL : Nous parlions de la Chine, Madame, des villes moyennes de Chine, que je suis justement en train de fournir à l'ordinateur ; Jonathan pensait...

JOI : Et puis, Jonathan ?

(Elle remarque l'enfant)

Qu'est-ce qu'elle fait encore là ? Je pensais qu'elle était depuis longtemps expédiée, comme Asiatique.

JONATHAN : Nous n'avons pas d'ordre, madame.

JOI : O mais si, mais si.

(Elle lui tend un papier.)

JONATHAN : Ce n'est pas signé.

JOI : Nouvelles instructions : les ordres ne seront plus signés, Jonathan.

JONATHAN : Et d'où est-ce que je peux savoir...

JOI : Confiance, Jonathan. En ton chef - et en moi. A bientôt.

(Elle lui tend une seringue et sort)

SAMUEL : Eh bien, moi aussi je vais faire un tour, si ça ne te gêne pas.

(A la petite)

Ciao.

(Il sort. Jonathan recommence à jouer à l'harmonium.)

ANITA : Tu joues si bien, oncle Jonathan, ça me fait presque pleurer

JONATHAN : Comment t'appelles-tu ?

ANITA : Ni-ta.

JONATHAN : Quel âge as-tu ?

ANITA : Quatorze ans.

JONATHAN : Que veux-tu faire, plus tard ?

ANITA : Devenir ta femme, oncle Jonathan. Qu'est-ce que ça veut dire, expédiée ?

JONATHAN : Aimes-tu le chocolat ?

ANITA : Oui, oh oui.

(Jonathan se lève, met une blouse de médecin, emplit la seringue.)

- ANITA : Pourquoi t'arrêtes-tu ? Que fais-tu ?
- JONATHAN : Découvre ^{ton} bras.
- ANITA : Pourquoi ?
- JONATHAN : Tu m'aimes bien, hein ?
- ANITA : Oui, oncle Jonathan.
- JONATHAN : Alors.
- ANITA : Tu es toujours si gentil avec moi.
- JONATHAN : Mais oui.
(Il lui injecte le contenu de la seringue.)
- ANITA : Et moi je t'ai fait ton petit déjeuner, je t'ai lavé ton uniforme, je t'ai tourné les pages...
(elle meurt)
Pourquoi ? pourquoi ?
- JONATHAN : Tu ne peux pas comprendre.
(Il lui ôte la seringue du bras, lui essuie la bouche encore pleine de chocolat, et porte le cadavre derrière un paravent. Il retourne à l'harmonium et chante :)
Ah ! Combien la vie de l'homme
Est fragile et fugitive !
Comme un brouillard tôt levé
Bien vite s'est dissipé,
Telle est notre vie, voyez !
(Samuel revient.)
- SAMUEL : Elle était vraiment mignonne, la petite. Pour une Asiatique, j'entends. Qu'est-ce qui t'arrive ?
- JONATHAN : Je deviens tous les jours un peu plus gros, un peu plus vieux, un peu plus moche. Je n'aurais pas dû le faire.
(Entre Joi.)
- SAMUEL : Quoi ?
- JONATHAN : ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ Vous n'auriez pas dû me le commander.
- JOI : Moi ? Commander quoi ?
- JONATHAN : Je ne voulais pas la tuer. Samuel est témoin ! Samuel m'est témoin que c'est vous qui l'avez ordonné !
- SAMUEL : Autant que je sache, je n'ai pas été présent tout le temps, Nat. Je le regrette.
- JONATHAN : Elle me tournait les pages.
- JOI : Eh bien, c'est moi qui te tournerai les pages.
(Elle s'assoit près de lui à l'harmonium.)
M'aimes-tu, Jonathan ?
- JONATHAN : Comment l'entendez-vous ?

JOI : Est-ce que c'était une idée à toi, quand tu t'es posté à faire le voyeur entre les orchidées ?

JONATHAN : Il me l'avait ordonné, madame. En termes de service.

JOI : Est-ce que je t'ai plu ?

JONATHAN : Contre ma volonté, madame. A mon corps défendant.

JOI : Qu'as-tu éprouvé ?

JONATHAN : Désir. Tentation. Honte.

JOI : Voulais-tu être à sa place ?

JONATHAN : Oui.

JOI : Voulais-tu le tuer pour prendre sa place ?

JONATHAN : Oui.

JOI : Accepteras-tu de le tuer, pour prendre sa place ?

(Jonathan se jette à terre et enlace ses genoux.)

JONATHAN : Pitié, madame ! Miséricorde !

SAMUEL : Si vous permettez, madame, si c'est le résultat seul qui vous intéresse, sa mort, ce serait pour moi un véritable plaisir. Quel que soit le procédé.

JOI : C'est très gentil de ta part, Samuel, mais j'aurai plus de plaisir si c'est Jonathan. Voudras-tu bien me l'abattre, cher Jonathan ?

(Elle lui gratte la tête avec le pommeau de sa cravache.)
Si je te le demande ?

JONATHAN : Oui, madame, oui.

(Entre Bucksch. Il trône en vêtement de cosmonaute sur un siège d'or étincelant. Les gardes du corps, qui le portent haut au-dessus de leurs têtes, ont des blouses blanches d'infirmiers.)

BUCKSCH : Qu'est-ce qui se passe ici ? Mon père est mort, l'enterrement est prêt, et mes cornichons d'employés sonnent la maudite cloche !

JOI : Salut, Buckie, enfin.

BUCKSCH : Je désire que les peuplements ~~végétaux~~ des planètes se fasse à l'avenir de façon uniforme et dans l'obscurité. Reproduction artificielle pour les types de base. Nourriture océanique selon le principe de la synthèse chlorophyllienne. Satisfaction générale comme conséquence d'une absence générale de besoins.

SAMUEL : Toutes les natures idéalistes salueront cette mesure, chef.

BUCKSCH : Se concentrer sur l'essentiel : le bilan de fin d'année, pour lequel ne signeront ni Ciboulot ni le directeur, mais moi.

JOI : Tu as une mine merveilleuse, tu deviens à chacun de tes vols plus jeune, plus rayonnant.

BUCKSCH : Pas toi. Tu es dégommée comme favorite, car tu ne réponds à des exigences supérieures ni pour le caractère, ni pour le sexe, ni pour le fonds bio-héréditaire. Je nomme à ta place Ni-ta, car les races asiatiques se sont révélées les plus tenaces, et toutes les mesures de sélection doivent en conséquence se fonder sur elles.

JOI : Mais tu as fait exécuter Ni-ta, chéri. Jonathan l'a tuée.

BUCKSCH : Tu mens !

SAMUEL : Désolé, chef. Si vous voulez vous convaincre ?
(Il tire le paravent de côté. Dans un nid à longs poils un animal repoussant dévore bruyamment du chocolat. Joi part d'un rire pénétrant. Tous rient.)

JOI : Ni-ta ! Ni-ta ! Ni-tà !

BUCKSCH : Bourrez-lui la gueule à cette bavarde !

JONATHAN : (désignant l'animal)
Ça doit être les mésons phi, chef.
(Tous rient.)

BUCKSCH : Empaillez mes secrétaires ! Empaillez tout le monde !
Empaillez !

JOI : (en blouse de médecin)
Vous êtes malade, ne vous agitez pas ainsi, monsieur Bucksch. Il faut prendre vos pilules.

1er GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ ^{Tout va bien} comme il faut, monsieur Bucksch ?

2ème GARDE DU CORPS : ~~Est-ce que~~ Je peux me rendre utile, monsieur Bucksch ?
(Ils se dirigent avec de délicats gestes d'infirmiers vers Bucksch qui recule, et le ramènent au milieu.)

(Rem) BUCKSCH : ~~Qu'est-ce que~~ vous voulez, tous ? Jonathan ! Samuel !

SAMUEL : Toujours à vos ordres.

JONATHAN : Toujours à votre service.
(Ils lui lèvent haut les jambes et le portent avec les gardes du corps vers la chaise mobile de clinique.)

BUCKSCH : Qui suis-je, Jonathan ?

JONATHAN : Le chef, chef. L'esprit universel, la conscience uni-

verselle ainsi que l'ordre universel.

(Les gardes du corps l'attachent.)

Vous permettez que l'on vous place dans la bonne position ?

BUCKSCH : Pourquoi faire ?

JONATHAN : Pour le traitement, chef.

(Les gardes du corps renversent la chaise de telle sorte que la tête de Bucksch pend vers le bas.)

BUCKSCH : Quel traitement ?

JONATHAN : Le traitement prévu, chef.

BUCKSCH : Qui êtes-vous ?

JONATHAN : Votre caissier principal, Ciboulot.

BUCKSCH : (A Samuel) : Et vous ?

SAMUEL : Votre directeur du personnel. Je ne vous connais que de vue. Le type à l'aviation. Celui des oeufs durs.

BUCKSCH : Qu'est-ce que je vous ai fait ?

SAMUEL : Rien. Pourquoi ?

BUCKSCH : Il faut bien que j'aie fait quelque chose ! J'ai toujours fait mon devoir.

(A Joi)

Tu peux en témoigner. Seize années de caisse sans un soupçon Joi ! Joi !

JOI : Nous vous croyons volontiers, monsieur Bucksch. Nous sommes vos médecins, nous ne voulons que votre bien ici.

(Elle enfle des gants de caoutchouc et un masque.)

BUCKSCH : Finissez-en ! Une piqûre ! Finissez ! Une piqûre ! Finissez ! Une piqûre !

SAMUEL : Les instructions précisent que ceci n'intervient que dans les locaux appropriés et dans le calme. Si vous permettez ?

(Il lui fourre un bâillon dans la bouche. Bucksch crie.)

JOI : Il voudrait encore dire quelque chose je crois.

er GARDE DU CORPS : (éloignant le bâillon) : ~~Est-ce~~ ^{Tout est bien} comme il faut ?

JOI : Que veux-tu dire encore, chéri ?

BUCKSCH : La mort... La mort...

JOI : Eh bien, la mort, chéri ?

BUCKSCH : La mort...est aussi...une bêtise.

JOI : Nous allons voir ça, chéri.

er GARDE DU CORPS : Si je pouvais me permettre un plus grand bâillon, monsieur ? Le repos clinique.

(Il lui fourre un autre bâillon dans la bouche. Nouveaux cris de Bucksch. On le pousse dehors, accompagné de Joi.)

Jonathan commence, noyant les cris de Bucksch, à jouer de l'harmonium et chante :)

JONATHAN : Ecoute, homme : aussi longtemps que Dieu durera,
Aussi longtemps dureront les peines d'enfer,
Aussi longtemps dureront les plaisirs du ciel,
O longs plaisirs, ô longues peines !

(Quand l'harmonium se tait, on entend Bucksch crier encore une fois.)

SAMUEL : (Mangeant des crêpes)
L'homme est ce qu'il y a de mieux dans son genre, Nat. Ce que je trouve formidable en l'homme, c'est que rien ne vient à bout de lui.

S c è n e s e p t i è m e

Un prospectus en couleurs de vente par correspondance avec prix etc. montre un magnifique décor de petit déjeuner, inspirant joie et bonheur : on y voit le père, la mère et la fille rayonnants. Devant, une table, des chaises, une nappe de couleur semblables à ceux de l'image.

Joi, en peignoir, met le couvert, prépare des jus de fruits, de la marmelade, du café.)

JOI : (d'une voix musicale)

Oscar, ton jus de pamplemousse attend.

Nita, lève-toi, Anita. La salle de bains est libre.

Oscar, ton jus de pamplemousse attend.

(entre Bucksch, en pantalon, ~~shorts~~ maillot, peignoir.

Il se dirige, muet, vers la table et boit le jus de pamplemousse, à petites gorgées prudentes. Puis il tire sa montre de sa poche et la remonte.)

BUCKSCH : Sept heures un quart. Pourquoi la radio n'est-elle pas branchée ?

(Il la branche et se dirige vers la chaise où sa chemise et sa cravate l'attendent. La radio diffuse la chanson :

~~"Quand on s'envoie des roses au Tyrol, sais-tu ce que cela veut dire ?"~~ "Au Tyrol si l'on envoie une rose, cela veut dire tant de choses..."

JOI : Oh, cette chanson !

BUCKSCH : Laquelle ?

JOI : C'est une chanson que je peux entendre indéfiniment, je crois que personne aujourd'hui ne peut en écrire d'aussi jolie.

(Elle chante) ~~"Quand on s'envoie des roses au Tyrol, sais-tu ce que..."~~ "Au Tyrol, si l'on envoie une rose, cela veut dire..."
(elle remarque qu'Oscar est en train de mettre sa chemise.)
Ta gymnastique matinale, chéri.

BUCKSCH : Ça ne me dit rien aujourd'hui.

JOI : Pourquoi avons-nous acheté cet Adam-trainer si cher, si tu ne t'en sers pas ?

(Elle va chercher l'instrument. Comme Bucksch se met à lire le journal, elle s'en sert elle-même, sans s'arrêter de parler.)

Il faut ~~que nous~~ nous en servions tous les deux régulièrement, l'organisme humain a besoin de ce mouvement, notre circulation le réclame, un, deux, trois, elle est continuellement menacée par les graisses animales et le cholestérol ; ~~un, deux, trois~~ sans cela les vaisseaux capillaires du

coeur finissent ^{aujourd'hui} ~~inévitablement~~ par lâcher, un, deux, trois, à cause de notre genre de vie malsain, contre nature, qui néglige complètement notre circulation. Tandis que de cette façon c'est un vrai plaisir, un, deux, trois, de rendre au corps débarrassé de ses déchets toute sa souplesse, un, deux, trois, sa légèreté, son sens vital du rythme, roum toum toum toum, roum toum toum toum, comme ça rajeunit, comme on se retrouve, un, deux, trois, ^{ou dirait} ~~comme par~~ un véritable, un magnifique jour de printemps.

- BUCKSCH : Une baleine blanche dans le Rhin près de Duisbourg.
- JOI : Je suis vraiment contente d'avoir acheté le modèle renforcé avec la réduction du catalogue.
- BUCKSCH : Elle remontait le Rhin vers Dusseldorf.
- JOI : Parce qu'une fois qu'il sera bien connu, il sera plus cher naturellement.
- BUCKSCH : Le directeur du zoo de Duisbourg a organisé la poursuite. Qu'est-ce que tu en dis ?
- JOI : De quoi ?
- BUCKSCH : Dans le Rhin.
- JOI : Quoi dans le Rhin ?
- BUCKSCH : Une baleine blanche dans le Rhin près de Duisbourg.
- JOI : Non.
- BUCKSCH : Si je te le dis.
(Il lui tend le journal et met sa cravate.)
- JOI : Tout ce qui peut se passer de nos jours.
- BUCKSCH : Le monde à l'envers.
- JOI : Remarque qu'autrefois il s'est passé bien des choses, seulement l'homme n'était pas informé comme aujourd'hui. Prends ces moines, là, dans ce, tu sais bien hier, ils auraient bien pu se faire brûler par milliers autrefois sans la télé.
- BUCKSCH : Tout ça c'est rien que de la politique. Un homme qui s'arrose d'essence et y met le feu, pour moi c'est un fou. Ou c'est de la propagande.
- JOI : Mais les moines ?
- BUCKSCH : Des bou^dhistes.
- JOI : Moi, je dis que sans la télé autrefois...
(Elle remarque la cravate de couleur au cou de Bucksch.)
O, Oscar !

BUCKSCH : ~~Qu'est-ce~~ Qu'est-ce qu'il y a ?

JOI : Ta cravate !

BUCKSCH : Eh bien, qu'est-ce qu'elle a ?

JOI : Elle est verte.

BUCKSCH : Et alors ? Elle a toujours été verte. Moi, d'ailleurs, je la vois bleu-vert.

JOI : Et ton père ! L'enterrement de ton père, Oscar.

BUCKSCH : (en s'arrachant la cravate)
Voilà, je savais bien, je me disais tout le temps qu'il y avait quelque chose, quelque chose qui n'allait pas. Si seulement c'était ton père à toi !

JOI : Tu l'as oublié.

BUCKSCH : Mais c'est toi qui m'as donné ce truc vert ou bleu-vert ! Alors c'est toi qui l'as oublié la première !

JOI : Nous l'avons oublié tous les deux, Oscar. Nous l'avons refoulé. Les psychologues savent bien ça : ce que le psychisme ne peut pas maîtriser, il le refoule.

BUCKSCH : Refoule, refoule ! Mais se promener avec ce truc autour du cou ! Est-ce qu'il y a un crêpe de deuil à la maison ?

JOI : Non.

BUCKSCH : Comment, pas de crêpe de deuil ? Alors rien n'est prévu ici en cas de crise ?

JOI : Un deuil n'est pas une crise, je trouve.

BUCKSCH : Mais il n'est pas question...

JOI : (crie)
Aniouchka, la marmelade est prête !

BUCKSCH : Tu voudrais me laisser parler ?

JOI : Je t'en prie.

BUCKSCH : Il ne peut pas être question...

JOI : Nita ! Que fais-tu, Nita ?

BUCKSCH : Il ne peut pas être question que j'aïlle à la banque sans crêpe de deuil ! S'il le faut, je m'en couperai un dans ce pantalon !

JOI : Ne fais pas tant d'histoires, tu l'auras, ton crêpe. Tu auras une cravate noire et un brassard de deuil. (Elle sort)

BUCKSCH : L'enfant aussi, Anita aussi et toi. Il faut que toute

la famille ^{porte} pendant une durée convenable des vêtements ou des crêpes de deuil ! Un père, ce n'est pas un chien, un n'importe quoi.

(Joi revient avec une cravate noire et une étoffe noire pour le brassard. Elle lui met la cravate autour du cou. Bucksch se bat avec la cravate.)

BUCKSCH : (luttant avec sa cravate)
 Je savais bien, avec tous ces rêves, cette insomnie, quand je me suis retrouvé sur le dos comme un cancrelat, ficelé, là, j'étais un cosmonaute, et j'ai crié ! je savais bien... Pourquoi est-ce que cette cravate ne veut pas se nouer ! Pourquoi est-ce que ces machines de deuils sont une pareille camelote ?!

(Joi a pris un livre et le feuillette.)

JOI : Les cancrelats, voici ce qu'on en dit dans cette vieille clé des songes : "Argent imprévu, ou naissance." Tu vois.

BUCKSCH : Je n'ai pas rêvé de cancrelats.

JOI : Je croyais ?

BUCKSCH : Je me suis retrouvé sur le dos comme un cancrelat.

JOI : Ah, c'est ça.

BUCKSCH : J'étais un cosmonaute. Dans une capsule spatiale, et je semais des têtards comme un fou.

JOI : Capsule spatiale... ici je vois : flotter dans l'espace, signifie visite heureuse de pays étrangers. Siamo in Italia, Oscar, rappelle-toi, tutta la famiglia è in...

BUCKSCH : Le brassard, s'il te plaît.

(Il le fixe.)

JOI : Et pourquoi as-tu crié ?

BUCKSCH : Parce qu'on devait me traiter pour aliénation, ça vient de tes histoires de folie à propos de mon père, et on voulait me liquider d'une piqûre.

JOI : Dans un escalier ?

BUCKSCH : Je ne trouve pas ça drôle. Je trouve déplacé que le jour de la mort de mon père...

JOI : Mais je n'ai jamais prétendu qu'il était fou. Nita, ta marmelade attend, Nita, le petit déjeuner attend !

BUCKSCH : (s'asseyant à la table du petit déjeuner)
 Eh bien justement pas.

(il regarde sa montre)

A force d'attendre, il est huit heures.

(Il commence son petit déjeuner. Anita, petit trésor d'un quintal, apparaît, s'assoit d'un air très grognon à table, boit son chocolat et feuillette en même temps un illustré. Bucksch se râcle la gorge. Elle lève la tête et pouffe de rire.)

ANITA : Mais à quoi ressembles-tu ? Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui ?

(Elle n'attend pas la réponse et retourne à ses illustrés.)

BUCKSCH : Mon père est mort, si tu permets, ton grand-père en ligne paternelle.

ANITA : Ah bon ! C'est vrai ?

BUCKSCH : Oui. Tu porteras un crêpe et des jupes longues. Foncées. Tu n'es plus une enfant. Laisse tes illustrés.

ANITA : Alors je ne vais pas en classe.

BUCKSCH : Comment ça ?

ANITA : (mangeant sa marmelade à la petite cuiller)
On a le droit de ne pas aller en classe quand des ~~proches~~
parents ^{proches} sont morts. Les grands-parents sont des parents proches, non ?

BUCKSCH : Tu iras en classe.

ANITA : Pourquoi je dois aller en classe quand mon grand-père est mort ?

BUCKSCH : Parce que tu apprends pour la vie. Le défunt n'aurait pas aimé que tu négliges ton devoir à cause de lui.

ANITA : Mais je ne veux pas aller en classe quand grand-père est mort, je ne peux pas, je ne veux pas y aller quand mon pépé est mort...

(Elle s'étrangle avec sa marmelade, tousse, simule un accès de toux.)

BUCKSCH : Tu vas y aller.

ANITA : (exploitant la quinte de toux)
Veux pas... aller... en classe, maman, peux pas... aller... en classe...

BUCKSCH : Arrête de toussailler !

(Anita tousse sauvagement)

ANITA : Peux pas... veux pas... peux pas... peux pas...

JOI : Mais tu vois l'effet que ça lui fait, Oscar, tu vois bien comme elle a mal.

(Anita tousse et sanglote.)

BUCKSCH : Elle ira. Elle ne l'a même pas connu.

ANITA : Si, si, je l'ai connu, si...

JOI : Elle l'a connu, Oscar. Elle l'aimait beaucoup, et il le lui rendait bien.

BUCKSCH : Elle ne l'a pas connu, ou si peu, parce que tu ne l'as jamais invité.

JOI : Je ne l'ai jamais invité parce que tu ne voulais pas le voir...

BUCKSCH : Moi ?

JOI : Toi.

BUCKSCH : Moi ?

JOI : Je ne te fais aucun reproche, Oscar, je nous en fais à tous maintenant qu'il est mort, mais tu ne peux pas t'en prendre à une enfant innocente.

ANITA : (toussant)
Je l'ai connu, oui je l'ai connu, oui... Oui...

BUCKSCH : Elle ira en classe.

ANITA : Non ! Non ! Non !
(Elle flanque par terre une tasse de chocolat, puis quelques assiettes. Bucksch et Joi se lèvent, désesparés)

BUCKSCH : Dire qu'on en est venu là sous mon propre toit, à casser de la vaisselle exprès, délibérément.

JOI : Pourquoi, Anita, pourquoi, Aniouchka ? Tu as toujours été une si gentille petite fille, notre petite mouette qui ne nous donnait que de la joie, tant de joie, et nous, nous t'avons toujours donné tant de joie aussi, papa et maman, pourquoi, Anita, pourquoi ?

ANITA : (simplement mais avec embarras)
Parce que tout ça, ça fait trop. Tous les jours. Tous les jours il faut se lever, déjeuner, aller à l'école, rentrer à la maison, manger, laver, manger, regarder la télé le soir, aller se coucher, et puis recommencer à se lever, à déjeuner, je suis toujours si fatiguée, je trouve que ça fait trop pour nous, tout ça, tous les jours. Et quand pour une fois il y a un changement avec pépé... mon pépé... pépé...

(Elle tousse comme dans une quinte de coqueluche.)

JOI : ... Et si nous partions tous, Oscar, toute la famille ?

Pour l'amour de ton père, qui était un homme d'une modestie

touchante, et qui nous regarde maintenant du haut du ciel, toute la famille en larmes sur sa tombe, et qui dit peut-être à sa manière tranquille dans son dialecte incompréhensible pour moi, cette phrase que tu m'as dite hier, Oscar, sur le chemin de fer...

BUCKSCH : R'ga'de, p'tit gars, ça fume.

JOI : ... il dira peut-être cette phrase simple et profonde, tandis que nous jetterons sur lui une poignée de terre...

ANITA : Pépé...pépé...

JOI : Tout homme a besoin parfois d'un peu de changement. Nous tous, Oscar.

ANITA : Je t'en prie, papa ! J'aimais tellement mon pépé ! Papa !

BUCKSCH : (après une pause)
On pourrait envisager dans ce cas exceptionnel de se rendre à l'enterrement par la voie aérienne.

JOI : Oscar !

ANITA : L'avion, papa, l'avion ! Toute la famille pour la première fois en avion !

BUCKSCH : Départ 19 h 11, arrivée 20 h 10, au nouveau tarif réduit, vols familiaux et vols de nuit, liaison avec chemins de fer départementaux et omnibus.

JOI : Ce que j'admire chez toi, Oscar, toujours davantage, c'est ton imagination, et la force de ta mémoire.

BUCKSCH : L'exercice, Joi, l'entraînement obstiné. Malgré une nuit plutôt agitée, je possède quand même l'ensemble des lignes d'Amérique centrale.

JOI : Ce n'est pas possible. Vraiment, Oscar ?

BUCKSCH : Mais oui. Aimerais-tu les entendre ?

JOI : Avec plaisir, Oscar.

BUCKSCH : (tout en se tâtant les poches selon son système mnémotechnique, et en se touchant les yeux et les oreilles.)
Eh bien : départ 5 h 25, Lisbonne arrivée 10 h 50, Lisbonne départ 11 h 25, arrivée Rio de Janeiro 5 h 25 HL, *Pain de Sucre" hauteur environ 390 mètres et départ 7 h 45, arrivée 15 h 30 Caracas, départ 15 h 50 et arrivée La Havane 17 h 10, contée toute attente dépourvu de siège archiépiscopal. Qu'en dis-tu ?

JOI : C'est d'une simplicité phénoménale.

ANITA : Magnifique ! En avion, toute la famille à l'enterrement de pépé en avion ! Est-ce que j'aurai un voile ?

JOI : Si tu t'excuses auprès de papa pour ta conduite, il t'achètera sûrement un voile.

ANITA : Je m'excuse, papa.

BUCKSCH : (touché)
C'est bien, Anita.

JOI : (touchée aussi)
Ah, Oscar. Je me sens si bien à présent. Il faut déjeuner, Oscar. Ta marmelade de fruits, tu as besoin de cette vitamine, de cette nourriture des nerfs. Mange, Anita.

BUCKSCH : (mangeant sa marmelade à la cuiller)
En pensant à mon père et à notre prochain voyage aérien, je sens toute la signification du ~~mot~~ ^{lameux} : "Meurs ~~et deviens~~ ^{pour renaître}".

JOI : Oui, Oscar. C'est merveilleux, en un sens. Nous ne pensions pas, il y a une heure, que nous allions prendre l'avion aujourd'hui. N'est-ce pas merveilleux ?

BUCKSCH : (mangeant)
Je vais drôlement coller mon congé ~~XXXXXXXXXXXX~~ ^{supplémentaire} sous le nez de ce directeur du personnel, cette espèce de jeune morveux.

JOI : Santé, Oscar. Prends du beurre de cacahuète, Oscar.
(Changement d'éclairage. La famille attablée à son petit déjeuner chante à pleine voix.)

F I N A L

EGLE : La vie est si merveilleuse,
LUI : Dans son genre si merveilleuse.
ELLE : N'est-elle pas vraiment merveilleuse ?
LUI : Elle est vraiment merveilleuse.

ANITA : Tutta la famiglia
Va voler vers grand-papa.
Un peu de terre on va lui mettre
Par-dessus son "meurs pour renaître."

(Des cintres descendent les secrétaires en vêtements noirs et les gardes du corps en robes de juges.)

LES SECRETAIRES : La vie toujours se renouvelle.
LES GARDES DU CORPS : De cent façons, toujours nouvelle.
JOI : N'est-elle pas toujours plus belle ?
BUCKSCH : Toujours plus belle, toujours nouvelle.
TOUS : Tou-jours nou-velle, tou-jours plus bel-le !

F I N